

LES CARNETS DE GUERRE DE TROIS POILUS

DE LA RÉGION DE FRÉJUS :

TÉMOIGNAGES COMPARÉS

Alain Droguet

Il est bien connu que la Première Guerre mondiale a été une période d'intense écriture privée : énorme correspondance échangée entre les soldats et leurs familles, notes rédigées par les combattants qui furent nombreux à écrire de véritables journaux de leur vie passée au front¹. Ces carnets de route ont alimenté l'abondante littérature publiée pendant et au lendemain du conflit, étudiée quasi simultanément par Jean Norton Cru dans son ouvrage *Témoins* publié en 1929, qui est une analyse de 300 récits de guerre édités à Paris entre 1915 et 1928. Il fallut ensuite attendre la fin des années 1970 et la publication par Rémy Cazals des *Carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918*², qui devinrent un véritable classique de l'historiographie de cette période, pour qu'un coup de projecteur particulier soit de nouveau porté sur ce type de documents. Pieusement conservés par les familles, ils sont toutefois dans leur immense majorité, jusqu'à une époque toute récente, restés relativement peu connus du grand public, si ce n'est, hormis les exceptions que je viens d'évoquer, par le biais d'éditions plus ou moins confidentielles effectuées par les descendants ou des associations. La commémoration du centenaire, avec son caractère exceptionnel, a toutefois nettement changé la perspective comme en témoigne le colloque « Écrire en guerre, 1914-1918. Des archives privées aux usages publics » organisé en avril 2015 par la Société des Amis des Archives de France et les Archives nationales, avec le soutien de la Fondation Singer-Polignac. Ce changement est dû certainement en grande partie à l'initiative de collecte de ces archives privées lancée à l'échelle européenne par le biais de la bibliothèque numérique Europeana et relayée en France par la Bibliothèque nationale de France et le Service interministériel des Archives de France³. C'est ainsi que les Archives départementales du Var, comme plus de 200 autres points de collecte, essentiellement des services d'archives départementaux et municipaux, ont participé du 12 au 15 novembre 2013 à l'opération dite de la Grande Collecte, visant à numériser le plus grand nombre possible de documents et d'objets relatifs à la guerre 14-18. Cette opération connut un immense succès populaire, dépassant toute attente. Comme le relevaient Marie-José et André Allègre dans leur article *La Grande Collecte dans le Var* publié dans le numéro de la revue *Verdons* d'avril 2014 consacré aux « traces » de la guerre 14-18, « *les donateurs [étaient] honorés que l'on puisse accepter leur contribution, ils [étaient] touchés de pouvoir partager et transmettre la mémoire familiale,*

1 Voir actes de ce colloque *Écrire en guerre, 1914-1918. Des archives privées aux usages publics*, sous la direction de Philippe Henwood et Paule René Bazin, Presses universitaires de Rennes, 2016.

Mérite aussi d'être cité l'ouvrage publié sous la direction de Rémy Cazals, pendant de celui de Jean Norton Cru, *500 témoins de la Grande Guerre*, Moyenmoutier, Edhisto, 2013.

2 *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918*, Maspéro, 1977.

3 Pour plus de détails sur la Grande Collecte à l'échelle nationale, se reporter aux articles d'Emmanuel Pénicaud et d'Isabelle Aristide-Hastir dans les actes du colloque ci-dessus cités, p. 17-28.

contribuant ainsi à enrichir la mémoire nationale »⁴. Des constatations similaires furent faites à l'échelon national⁵. L'idée était que les documents fussent numérisés et remis ensuite à leurs propriétaires, mais nombreux ont été ceux qui décidèrent de faire don des originaux aux Archives départementales pour en assurer la conservation. Ce fut d'ailleurs le cas de l'un des trois documents étudiés ici⁶. Cette opération de collecte fut renouvelée en 2014, 2016 et 2017, élargie cette dernière année aux conflits plus récents et en particulier à la Deuxième Guerre mondiale. Dès 2014 fut prise la décision de créer un site internet mettant à la disposition du public les nombreux documents numérisés. Ce site fut intitulé "Mémoires de guerres" : notez bien le pluriel, l'ambition étant dès le départ de ne pas se limiter à la seule Première Guerre. Ouvert le 2 août 2014, il fit l'objet d'une présentation officielle au conseil général, à Draguignan, le 11 novembre 2014. Les trois carnets de guerre étudiés ici sont accessibles sur ce site.

Les trois "témoins" :

C'est un Roquebrunois, Victor Escouffier et deux Raphaëlois, Antoine Baudouin et Jacques Meiffret, qui font l'objet de la présente étude. Avant de me pencher sur leurs témoignages, je les présenterai en utilisant leurs propres indications figurant dans leurs carnets ainsi que les renseignements sur leur carrière militaire extraits des registres matricules, complétés par les listes nominatives du recensement de la population et les registres de l'état civil, tous ces documents étant accessibles en ligne sur le site des Archives départementales.

Victor Escouffier est né le 5 février 1884 à Roquebrune-sur-Argens. Il est le fils de Louis et de Louise Félix. Il se marie le 19 février 1909 à Augustine Giboin. Le recensement de 1911 les font apparaître comme cultivateurs, domiciliés rue des Vergers avec leur fille Céleste née le 2 février 1910. Il est fait mention d'un fils, Louis, mais c'est une erreur : comme cela apparaît dans le recensement suivant, effectué en 1921, il s'agit en fait de Louise, la mère de Victor. Figure également alors la deuxième fille du couple, Palmyre, née le 7 juin 1913. Sapeur de 2^e classe, Victor fait partie au moment de la mobilisation du 7^e régiment du génie, compagnie 15/12.

Antoine Baudouin, est né le 19 août 1890 à Saint-Raphaël d'Honoré et de Magdeleine Carpenel. Il habite avec ses parents au quartier des Sables à Fréjus, près du passage à niveau du Pédégal. Avant de rejoindre le 2 août 1914 le 163^e régiment d'infanterie à Nice, il est jardinier à la villa Paulotte à Anthéor. Ses deux frères ont également participé à la guerre : Victor, né le 18 mai 1885, en tant que marin car il s'était engagé à l'âge de 17 ans à Lorient, et Jules, artilleur, qui fut tué le 16 août 1917 par un éclat d'obus, près d'Hoéville (Meurthe-et-Moselle).

Jacques Meiffret, est né le 16 août 1876 à Saint-Raphaël. Il est le fils de Pierre et de Césarine Colomb. Le 31 mai 1902, il épouse à Draguignan Thérèse Victor originaire de cette ville. Il a, lui aussi, deux frères qui ont été mobilisés : Victor, né le 11 août 1885, décédé de la scarlatine le 12 février 1915 à l'hôpital de Nice, et Charles, né le 5 juin 1889, qui, blessé au genou par un éclat d'obus, dut quitter l'infanterie pour l'artillerie. Dans le recensement de 1911, Jacques est signalé comme entrepreneur : il dirige en effet une entreprise de maçonnerie et de travaux publics qui devait être familiale puisque dans son acte de naissance, la profession indiquée

4 Marie-José et André Allègre, « La Grande Collecte dans le Var », dans *Verdons*, n° 43, « 14-18. Traces », avril 2014, p. 106-108.

5 Cf Isabelle Aristide-Hastir, *art.cit.*, p. 21.

6 Le carnet d'Antoine Baudouin fut parmi les tous premiers à être numérisé, puisqu'il le fut en décembre 2013. Celui de Jacques Meiffret, coté 1 J 785, fut donné aux Archives départementales par son petit-fils, Jean-Pierre Meiffret, en août 2016.

pour son père est « entrepreneur ». Il est domicilié boulevard des Cistes avec son épouse Thérèse, sa fille Claire née en 1903 et son fils Marius né le 17 mars 1908. Le couple, qui avait eu la douleur de perdre le 1^{er} juillet 1906 une petite fille, Marguerite, âgée d'à peine neuf mois, eut un deuxième garçon, Georges, né le 2 octobre 1913, qui avait donc exactement 10 mois au moment de la mobilisation. Jacques Meiffret possède un certain rang social : un signe, parmi d'autres, est qu'il est propriétaire d'une maison de villégiature à Aups où la famille passe ses vacances. Le 3 août, il rejoint à Nice la 3^e compagnie du 15^e bataillon du génie.

La nature des carnets

Une rapide analyse diplomatique de ces documents révèle quelques différences. Tout d'abord sur l'intitulé que leurs auteurs leur donnent : Victor Escouffier parle de « cahier », les deux autres de « carnet », Antoine Baudouin l'intitulant « *Mon carnet de route de la Grande Guerre, 2 août 1914-2 août 1919* », et Jacques Meiffret complétant la mention « carnet » pré-imprimée sur le premier de ses carnets par « *de notes sur la campagne 1914* ». Si les 12 carnets que ce dernier a remplis au total pendant la guerre semblent avoir été écrits au fur et à mesure, avec l'indication chaque jour du lieu de cantonnement, les deux autres documents étudiés sont en fait des mises au propre effectuées plus ou moins longtemps après par leurs auteurs.

Ces carnets sont constitués de notes quotidiennes, ou presque, Victor Escouffier ne le faisant de façon aussi systématique qu'à partir du début de sa captivité. Son « cahier », couvrant la période allant du 2 août 1914 au 2 août 1916 a été « reproduit », écrit-il lui-même, lors de son séjour à l'hôpital de Ballaigues, en Suisse, comme l'indique la mention finale « *fini le 19 février 1917 à Ballaigues* ». C'est le moins fourni des trois, sa transcription représentant 64 pages, mais c'est aussi celui couvrant la période la plus courte. La transcription de celui d'Antoine Baudouin équivaut à 84 pages. Celle du carnet de Jacques Meiffret donne le double, 164 pages exactement, ceci pouvant s'expliquer, comme nous allons le voir, par deux facteurs : il disposait de davantage de temps et, en raison de son milieu social, sans doute aussi d'un degré d'instruction plus élevé, il possédait une capacité d'observation et surtout d'expression supérieure à ses deux compagnons.

On pourrait qualifier le style de Victor Escouffier de télégraphique, surtout dans la partie relative à sa captivité : description journalière détaillée, tournant à la litanie, de ses repas – mais il est vrai qu'il ne mange pas à sa faim – ainsi que du temps. S'y ajoutent les mentions des lettres et cartes reçues et envoyées, l'énumération du contenu des colis reçus (le premier colis reçu de sa femme le fut le 22 mars 1915, c'est-à-dire un peu plus de deux mois après le début de sa captivité) ainsi que des dépenses souvent faites pour compléter ces repas frugaux et acheter des articles d'hygiène et des cigarettes.

Le carnet d'Antoine Baudouin a été rédigé bien après coup, en 1925 : il a été, peut-on dire, « retravaillé » car il est enrichi de nombreux documents : photos, cartes, plans, croquis, cartes postales, notes, coupures de journaux et même d'une table alphabétique très détaillée. y transparait nettement l'esprit « ancien combattant »⁷ et c'est le plus « militaire », pourrait-on dire, de ces trois témoignages, celui où l'on trouve le moins d'allusions à la vie privée et le plus de descriptions fort documentées et saisissantes de combats, celui où transparaissent le moins les sentiments, l'émotion. C'est vrai qu'à la différence des deux autres, Antoine Baudouin, qui est le plus jeune (il « fête » ses 24 ans le 19 août 1914 en même temps qu'il éprouve son « *baptême du feu* », comme il le mentionne lui-même), n'a pas de famille comme les deux autres. Cependant, on peut s'étonner, par exemple, qu'il ne donne pas davantage de précisions

7 Antoine Baudouin fut d'ailleurs président de l'Amicale des anciens combattants du 8^e zouaves et à la fin de son carnet figurent des documents postérieurs à la guerre, jusqu'en 1954, relatifs aux anciens, en particulier aux officiers de ce régiment.

Cahier appartenant à Escouffier Victor.
 né à Roquebrune (canton de Fréjus), arrondissement
 de Draguignan, département du Var, le 5 février 1884
 (Sapin de 11^{me} Classe 7^e Genie C^{ie} 15/12, fait prisonnier
 par les allemands. Combat du Plateau de Crau (Aisne)
 le 13 janvier 1915, et transporté à Hesel - lazarett n^o 2.
 Province. Rhénane -

Souvenir de ma vie, de la campagne 1914-1915-1916-
 1917. y compris ma captivité.

Me voici mobilisé, le 1^{er} Août 1914, mon départ de la maison
 paternelle a lieu, le dimanche 3 Août à 5 heures du matin, ayant
 pour destination, Nice, où je suis affecté à mon arrivée vers 10
 heures du matin à la C^{ie} 15/12. Situé au Cercle Catholique - avenue
 Paulhan; là par ordre du Capitaine, Caut la C^{ie} je vaids passer
 une visite médicale ~~à~~ la Caserne du quartier St-Roch, assisté
 à l'Infirmerie par le major, celui-ci me fait évacuer sur
 Orignon, ayant le gros doigt de pied écorché par mon cheval
 depuis une dizaine de jours avant la mobilisation; donc
 je passe jusqu'au samedi 8 août, à faire la cuisine à mes
 camarades de la 5^{me} Escouade 2^{me} Section, en attendant
 mon départ pour Orignon; me voici parti de Nice le samedi
 8. août à 3 heures de l'après-midi, et j'arrive à Orignon

Carnet de Victor Escouffier

notre sal. à manger! nous restons à la
 campagne en bois simplement, pour y coucher
 à après-midi, on se voit le soleil
 qui fond la neige, avec tous les canons peuvent
 voler et représentent leur travail. vers le soir le
 temps se maintient au beau, il gèle.

Orilly. 9 mai 1917

Orst qu'il fait froid! décidément
 la nuit me paraît bien longue et aussi rigoureuse!
 la route est glacée partout des escarpements
 travaillieux sont occupés à jeter du sable, malgré
 cela les charrois glissent et l'on voit ces pauvres
 bêtes marcher avec crainte, souvent elles tombent;
 quant à nos canons, lors peuvent voler: je viens
 avec 2 canons de Flines, et l'après-midi j'arrive
 de Orilly. L'après-midi, la neige tombe encore
 des bords passant au-dessus de nos têtes de l'autre
 l'air, ils ont sans doute du mal à Flines qui en
 a reçu la veille et l'avant-veille, tout pleuvra

personnes utiles et utiles, et arrivant vers
 minuit dans la cour de la ville. Une bonne partie
 de l'après-midi nous cherchons l'arrivée d'un canot
 non loin de la caserne (vers Flines), c'est à dire
 dans le secteur on craint une explosion de
 travaillieux qui ont été réparés la veille par
 une avion boche envolant notre région!

Voici 2 jours que la voiture postale
 n'arrive pas jusqu'à nous, empêché par le mauvais
 état des routes et de la neige, je suis donc pris comme
 mes camarades, de notre unique foi, et le soir j'arrive
 couche bon tristement pour recommencer le lendemain
 cette vie que je qualifie de barbare pour que comme
 osés au bon, sans affection, sans présence des vides
 autour de soi.

Orilly 10 mai 1917

La température s'est ravorisée la
 neige a fondu la nuit et elle continue de disparaître
 travaillieux après le matin, temps brumeux l'après-midi.
 J'arrive 2 fois à Flines avec des canons.
 vers 3 h. du soir alors que l'on marche au chaud

Carnet de Jacques Meiffret

sur son passage à Lyon, à chacune de ses permissions, dans la famille Meiller et ce n'est qu'à la fin, lorsqu'il évoque son mariage, que l'on comprend qu'il rendait alors visite à sa fiancée⁸.

Jacques Meiffret est le plus disert des trois, ajoutant nombre d'observations et de considérations personnelles à la description de sa vie militaire.

Ces carnets sont bien sûr le reflet des personnalités, du milieu social et des centres d'intérêt de leurs auteurs en même temps que de leurs expériences vécues. Les différences d'âge et de situation familiale ont évidemment aussi leur importance : rappelons que le 2 août 1914, Antoine Baudoin a 24 ans et est célibataire, que Victor Escouffier a 30 ans et est le père de deux fillettes âgées de quatre ans et demi et un an et enfin que Jacques Meiffret a 38 ans et laisse chez lui trois enfants de onze, six et moins d'un an.

À partir de maintenant, pour chacun des thèmes abordés, je vais laisser la parole à nos trois témoins en les citant largement, tout en comparant leurs témoignages.

Les différences des témoignages en fonction des expériences de guerre de leurs auteurs

Ces différences s'expliquent donc, en plus des raisons que je viens d'évoquer, par la nature des expériences vécues par chacun d'eux : l'un a été fait prisonnier assez rapidement, 5 mois et demi après le déclenchement du conflit, le deuxième a été celui des trois qui a été le plus impliqué dans les combats, le troisième, plus âgé, ne fut, en tant que territorial, qu'assez rarement proche de la ligne de feu. On dispose ainsi d'un panel de témoignages diversifiés, dans lesquels l'on retrouve, bien entendu, nombre d'échos de ce que l'on a pu entendre ou lire sur ce conflit, mais exprimés avec les mots de ces trois individus⁹ et c'est ce qui nourrit les comparaisons que l'on peut faire entre eux.

Pour mieux faire comprendre ces témoignages, il est nécessaire d'évoquer, de façon aussi précise que possible, sans toutefois trop rentrer dans les détails, la carrière militaire de chacun de nos trois Poilus.

Le prisonnier

L'intérêt du carnet de Victor Escouffier tient au fait que l'on conserve assez peu de carnets de prisonniers et son témoignage est donc à ce titre plutôt unique. Sur le site "Mémoires de guerres", on ne trouve qu'un autre carnet de prisonnier, celui de Fernand Clair Pellegrin, dit Moïse, fait prisonnier le 4 mars 1916 à Beaumont, à 15 km au nord-est de Verdun, interné au camp de Cassel (Hesse) durant les années 1917-1918¹⁰.

Stationné d'abord à Nice puis Avignon, Victor part pour le front le 7 octobre, direction Bar-le-Duc.

9 octobre 1914: « Nous restons environ 1 heure sur le quai, puis l'on part à pied vers la ligne de feu; à 10 heures 1/2 par là, nous faisons une grande halte où l'on fait le café, et on mange un morceau ; ensuite on se remet en route, et c'est pour la première fois que j'entendais le bruit du canon sur le front, tout en faisant étape en marchant, sac complet sur le dos, toute la

8 Auparavant, la seule mention que l'on a de sa future épouse est la suivante, en date du 26 mai 1916 : « *Je reçois aujourd'hui toutes les lettres qui m'avaient été adressées au bataillon. Parmi ce courrier se trouvait une lettre de M^{lle} Meiller, du 16, m'annonçant la mort glorieuse devant Verdun de son frère Marius* ».

9 Dans la suite du texte, les citations, sont présentées en italiques, ainsi que, chaque fois que cela est nécessaire, les initiales de leurs auteurs.

10 Viticulteur à Ramatuelle au moment de la Première Guerre, Moïse Pellegrin a été maire de cette commune à la Libération.

journee, après en avoir bien roté, nous arrivons enfin à 8 heures du soir par là, à Rupt devant St Mihiel, où l'on s'est reposer jusqu'au matin du 10 octobre ».

Après avoir connu le baptême du feu le 11 octobre à Saint-Mihiel, il est ensuite déplacé dans l'Aisne. Le 13 janvier 1915, lors du combat du plateau de Crouy, connu par ailleurs par le roman *Le feu* qui valut le Goncourt 1916 à Henri Barbusse, il est porté disparu. Sa fiche matricule le signale « disparu le 14 janvier 1915 à Crouzy (Aisne). Avis officiel du 7 février 1915 ». En réalité, il est fait prisonnier par les Allemands et transporté à l'hôpital de Wesel, en Rhénanie du Nord, où il est soigné pour ses blessures et la trachéo-bronchite qu'il avait contractée précédemment. Arrêtons-nous un moment sur son récit de sa capture : « *A présent je me permets de raconter ce qui s'est passé et ai vu dans la journée du 13 janvier. Le matin, parti à 3 heures 1/2 ou 4 heures par là, nous arrivâmes sur le Plateau de Crouy vers 5 ou 6 heures ; inutile de dire ce qu'il nous tombait dessus, peu après notre arrivée, comme projectiles, balles, etc. étant en compagnie des Marocains, ceux-ci occupèrent aussitôt deux tranchées sur le plateau. Il y avait également des chasseurs à pieds du 43ème, des soldats du 289 et 276 de ligne, les hommes du génie, nous creusions une sape pour marcher en avant et ensuite aménager les tranchées conquises qui avaient été évacuées par les Allemands et furent bombardées avec acharnement aussitôt et démolies. Par ce fait elles devinrent intenable et on dû les abandonner en se repliant sur la lisière du bois, où on a tenu l'ennemi en échec quelques heures, pendant qu'il cherchait à foncer sur nous, tout en marchant en avant sur les ordres donnés des officiers, après avoir mis baïonnette au canon plusieurs fois, sans pourtant aller à l'assaut et après les avoir remises, je fus commotionné et ai resté, je ne sais pas au juste pendant combien de temps, étourdi. Revenu à moi, je m'aperçus ne point avoir de blessures graves, si ce n'est que d'avoir le corps engourdi et un peu meurtri. Entendant à mes cotés plus que la fusillade et les malheureux blessés qui gisaient et criaient de tout coté, je cherchais aussitôt à fuir vers nos lignes, mais j'étais canarder de partout où je cherchais à passer, ayant assez de difficulté pour me traîner. Enfin, arriver au bas du ravin, je me suis vu cerner, pris au milieu du feu ; un instant après, je vois arrivé un camarade du génie qui s'était égaré et resta en ma compagnie dans un trou contenant de l'eau et me dit de rester là dans l'espoir d'être délivrer par les nôtres, ou de gagner nos lignes dans la nuit. Mais voici que les Allemands s'amènent en criant comme des fauves et mon camarade lève les bras pour se constituer prisonnier, mais un de ceux-ci lui fait feu dessus, sans l'atteindre heureusement ; quant à moi, me voyant remuer il m'a menacer de sa baïonnette ; mais voyant que j'étais un peu esquinter, d'ailleurs me l'ayant demander, je lui dis ce que j'avais et me laissa tranquille sous une pluie assez forte. Quant à mon camarade, il fut ramené comme prisonnier en compagnie, probablement, d'autres Français ayant été pris aussi. Hélas, jugez ma situation dans ce trou, mouillé comme une poule, ne bougeant pas, en entendant gueuler par des cris horribles mes ennemis maudits durant pendant plus d'une heure. Pensez si mon esprit travaillait en ces moments ; je pensais que l'ennemi serai repoussé et j'aurais été ainsi délivré et été au milieu des nôtres en attendant ma guérison et combattre dans nos rangs après. Ma pensée en ce moment était aussi vers mes chères petites, ma femme et parents, car j'avais peu d'espoir de m'en sauver. Enfin, l'accalmie étant un peu revenue et entendant causer français tout à côté de moi sur un chemin, j'ai remué et voulu voir ce qu'il en était. Aussitôt les Allemands et soldats français prisonniers, me voyant remuer, me prirent et m'amènèrent aux Crottes de Crouy où nos blessés furent pansés, ainsi que moi, par les docteurs et infirmiers allemands. Puis on m'a donné un morceau de pain, du petit salé que j'ai partagé avec des camarades du génie qui étaient déjà prisonniers dans cette crotte où j'y ai passé la nuit à grelotter, étant trempé jusqu'aux os. Et le matin vers les 4 ou 3 heures on m'a transporté en voiture, en compagnie de blessés allemands et français, à Coucy ou Anissy le Château ».*

Durant sa captivité, Victor connut tout d'abord l'hôpital de Wesel où il arriva le 18 janvier et y

passa 16 jours au lit. Il en souligne la grande propreté et le service très bien assuré. Ce qui le tracasse alors, c'est de ne pas pouvoir écrire à son épouse : « *Ce qu'il me tarde toujours et me fait languir un peu, c'est de ne pas encore avoir pu écrire à ma femme et lui donner de mes nouvelles, car je comprends qu'elle doit être inquiète sur mon sort* ». Il n'eut le droit de lui écrire que le 31 janvier. Le 8 février, il est transféré au camp de Friedrichsfeld, toujours à Wesel, où, d'après un site internet¹¹, étaient détenus en mai 1915 20 000 hommes dont 16 000 Français, 3 000 Russes, 500 Belges et 300 Anglais. Ces chiffres correspondent assez bien à la description que Victor fait de ce camp : après avoir rappelé que « *là ont été en captivité nos aînés, frères d'armes, prisonniers en 1870* », il précise : « *L'effectif de chaque baraque est d'environ 650 à 700 hommes. Enfin, en tout, on est de 20 à 25 000 prisonniers* ». La vie au camp est ainsi rythmée : « *Réveil à 5h, départ pour le chantier à 6h, repos de 8h à 8h30. Pause 12h-13h30, 4h-4h30 pause. Travail jusqu'à 6h* », le travail consistant à charger des pierres dans des wagons ou du poussier de charbon dans des bennes. Le 12 août 1915, « *on [le] demande au bureau par ordre la Croix Rouge sur [sa] disparition* ».

Le 20 août 1915, il quitte Friedrichsfeld pour le camp de Celle, en Basse-Saxe, dans le nord de l'Allemagne. Je me demande personnellement si ce camp n'est pas similaire à celui tristement célèbre de la Seconde Guerre, le camp de Bergen Belsen situé à une dizaine de km au nord-ouest de cette ville, aujourd'hui occupé par les troupes de l'OTAN. Voici la description qu'il en fait : « *Le camp de Celle, où je suis affecté depuis le 20 août, est situé au milieu des bois, à environ 5 km de la ville. Tout le tour de celui-ci est entouré de fil de fer, non électrifié, la surveillance des prisonniers est faite tout autour par des sentinelles détachées. 4 baraquements existent autour, ce sont les corps de gardes. L'entrée du camp est au nord, à la droite se trouve la Kommandature, à gauche un corps de garde et les cuisines pour les repas des Allemands, ainsi qu'un grand entrepôt de vivres pour l'ordinaire des prisonniers, du matériel pour faire exécuter les travaux auxquels sont soumis ceux-ci, une baraque pour le triage des lettres, pour la réception et distribution des colis, ainsi qu'un ancien camp en tentes qui avait été fait, au début, pour recevoir les premiers prisonniers. L'intérieur du camp est disposé par des baraques contenant 110 prisonniers chacune et divisées en 2. Leur disposition est du nord au sud, toutes sur le même alignement et divisées en 4 bataillons. Chaque bataillon peut recevoir de 4000 à 5000 hommes* ».

Le 11 octobre, il signale qu'il est employé comme jardinier de ce camp, mais peu de temps après son état de santé se dégrade car le 27 novembre, il écrit : « *Depuis 15 jours, je souffre d'indigestion et mal d'estomac* ». Le 3 décembre, il est transféré à l'infirmerie pour ce mal d'estomac, précisant le 8 décembre : « *Je souffre beaucoup de la poitrine et de l'estomac* ». Dix jours plus tard, il décrit cette infirmerie : « *détail sur la situation où je suis : demi-baraque où sont 40 à 50 prisonniers malades dont ¼ français ou belge, le reste des Russes. Maux d'estomac, poitrinaires et tuberculeux. Une paillasse remplie de fibres et une couverture en supplément est le lit* ». Le 21 décembre, il annonce : « *Je me suis purgé avec du calomel et on m'a fait un lavage d'estomac. Je suis visité et proposé pour la Suisse, mais ne sais exactement si je partirai* ». Le 2 février 1916, il se prépare pour le départ en Suisse « *dont j'étais désigné, dit-il, et me vois contraint à ne pas partir, je ne sais pour quelle raison et motif, depuis les souffrances que j'endure depuis bientôt 3 mois. Me voilà avec le cafard à nouveau* ». Le lendemain, il envoie une lettre de protestation au commandant du camp qui lui répond que les listes étaient closes et qu'il ferait partie du prochain convoi. Ce n'est que le 13 juillet 1916 qu'il partira pour la Suisse : « *on nous annonce notre départ précipité, soit disant pour échange et être visité à Constance ; nous sommes partis plusieurs malades du lazaret* ». Arrivé à Constance le 14 juillet au soir, il en repart le 20. Au moment de quitter l'Allemagne, il livre son sentiment sur ce pays : « *Quant à garder de bons souvenirs de la part des*

11 <http://histoiresdepoilus.genealexis.fr/camps/camp-friedrichsfeld.php>

Allemands et de son peuple, je ne peux pas car c'est un peuple orgueilleux et inhumain, à mon point de vue ». Cette appréciation, qui n'est bien sûr pas inattendue, fait contraste par rapport à la description de l'accueil des Suisses : « Le départ a lieu à 8 heures du soir et, aussitôt le poteau frontière est franchi, nous sommes acclamés et salués par le cri de Vive la France. Il en est ainsi en cours de route dans toutes les gares de la Suisse, où la population était accourue et était venue au passage du train, pour nous saluer, malgré l'heure un peu tardive de la nuit. Principalement dans les grandes gares il y avait beaucoup plus de monde et notre arrêt en gare de Zurich est saluer chaleureusement. Beaucoup de cigarettes, quelques gâteaux, fleurs et fruits nous sont distribués. C'est une grande joie pour nous d'être accueillis ainsi et c'est en remerciant la foule accourue, que notre départ a lieu. J'envoie à cette gare 3 cartes, 1° à ma femme, 2° à ma mère, 3° à mon beau-père. Arrivés à Berne, on est chaleureusement ovationnés. Des cigarettes, petits drapeaux français et de la Croix Rouge, des pêches, chocolat, cartes postales nous sont offerts à nouveau, tout en remerciant les aimables personnes qui avaient voulu bien nous apporter ces douceurs. Ensuite, on repart très ovationnés et arrivés en gare de Fribourg, nous sommes aussi très bien reçus et chaleureusement ovationnés, malgré l'heure matinale. J'ai reçu un bouquet comme beaucoup de camarades et celui-ci renfermait le nom de la personne qui me l'avait offert. C'était Mlle Marie Cuermet. Repartis de cette gare, on arrive en gare de Lausanne, où le train a une grande halte. On est très bien reçus aussi par la population ; et les infirmières de la Croix Rouge qui assurent le service nous réconfortent et nous distribuent du café, petit pain. Parmi ces infirmières se trouvaient des niçoises. On nous a offert aussi des cigarettes, cigares, fleurs et chocolat. En somme, belle réception et excellent souvenir ».

De Lausanne, il est ensuite transféré à Ballaigues, ville du nord-Jura dans le canton de Vaud, proche de la frontière française, où il est interné dans un hôtel, l'hôtel Aubépine. À l'arrivée des prisonniers dans cet hôtel, « la musique du village nous a salué, dit-il, par la Marseillaise, l'hymne anglais et divers morceaux suisses ».

La description qu'il fait de ses occupations à Ballaigues jusqu'au 2 août 1916 : petits travaux pour le compte de l'hôtel et soirées de concert de chants suivi d'un bal le 31 juillet et retraite aux flambeaux le lendemain à l'occasion de la fête nationale suisse, respire bien sûr davantage la joie de vivre que durant la période précédente, à tel point qu'il n'éprouve plus le besoin de se confier à son cahier dont il achève la mise au propre le 10 février 1917 alors qu'il se trouve toujours dans ce village suisse. Sa fiche matricule signale qu'il est rapatrié le 20 octobre 1918.

Le combattant

Avec le 4^e bataillon du 163^e régiment d'infanterie dont il fait partie, Antoine Baudouin quitte Nice en train le 16 août pour, après un voyage de 38 heures, arriver au cantonnement de Crosnes, à 12 kilomètres de Morvillars (territoire de Belfort). Tout de suite, il note : « On entend par moment le bruit sourd du canon » et le lendemain, 19 août : « anniversaire de ma naissance et baptême du feu. Nous quittons le village de Crosnes et marchons vers Mulhouse. Nous passons la frontière à Magny. Nous traversons Damemarie et arrivons à Heidweiller (Alsace) à 15h30. Vers 16h un grand combat a lieu vers Jagolsheim-Ilfhurt. Les Allemands sont repoussés jusqu'au delà du canal du Rhin. Les pertes sont élevées de part et d'autre. C'est là où j'ai vu mes premiers morts, vers les pentes du bois d'Altenberg ». Il combat donc sur le front en Alsace, puis dans les Vosges où sa compagnie est engagée début septembre dans la bataille du col de la Chipotte. Son régiment est ensuite déplacé dans la Meuse, à Xivray-et-Marvoisin puis, le 13 novembre, à proximité d'Ypres, près du canal de l'Yser, en Belgique, où les combats sont particulièrement pénibles, au vu des notes suivantes :

« 16 novembre. Les balles sifflent de tous côtés(...). Il y a énormément de cadavres dans notre tranchée et dans les champs. La largeur du canal nous sépare de l'ennemi. Je passe la nuit

dans un trou plein d'eau, accroupi ; impossible d'allonger les jambes ni de me tenir debout. Nous profitons de la nuit pour déblayer le terrain des nombreux cadavres qui l'encombrent. Nous sommes dans la boue, il pleut.

17 novembre. Hier, au cours de notre recherche de liaison avec la compagnie, nous avons eu deux blessés qui sont morts aujourd'hui des suites de leurs blessures. (...) Je suis toujours dans mon trou où l'eau monte. J'ai dû mettre mon sac en dessous de moi pour éviter d'être tout à fait dans l'eau. Voilà une journée que nous sommes dans cette situation, impossible de lever la tête, les balles rasant le sol pendant toute la journée et la nuit, sans arrêt. Nous sommes dans une triste situation entre l'Yperlée et le Kemmelbeck. Il gèle.

18 novembre. Voilà 24h que je suis dans la même position, accroupi dans mon trou humide. Nuit terrible. Je souffre des reins, aux genoux, aux pieds. Nous demandons jusqu'à quand va durer cette existence. la canonade et la fusillade n'ont pas cessé depuis hier. A la tombée de la nuit, ne pouvant résister aux souffrances, je suis dirigé sur le poste de secours de Pypegaële.

19 novembre. Je passe la journée au poste de secours. Il gèle ».

Il passe les jours suivants dans des tranchées de troisièmes lignes sous les bombardements par un « froid de chien ». Le 26 novembre, il ajoute : « *Nous sommes en premières lignes, en avant de l'écluse n° 8. Marche très pénible sur la glace et le verglas. Je souffre terriblement : le froid devient de plus en vif. Nombreux cas de gelure* ». Lui-même se retrouve le 4 décembre à l'infirmerie en raison d'un pied gelé. La blessure est si grave qu'il est transféré dans un hôpital temporaire à Saumur où il arrive après 55 heures de voyage en chemin de fer. Il y reste un peu moins de deux semaines. Le 18 décembre, il part en permission à Saint-Raphaël et passe ensuite les cinq premiers mois de 1915 à la 32^e compagnie à Nice.

Le 10 juin 1915, il est affecté au 2^e zouaves. Après le Pas-de-Calais (Camblin-l'Abbé) en juin, il est les deux mois et demi suivants dans le territoire de Belfort où il fait des marches journalières de près de 30 km. Le 28 juillet 1915, la division marocaine dont font partie les régiments de zouaves est passée en revue par le général Lyautey.

Le 4 septembre 1915, apparaît une note digne d'intérêt : « *On nous remet les premiers masques contres les gaz* ».

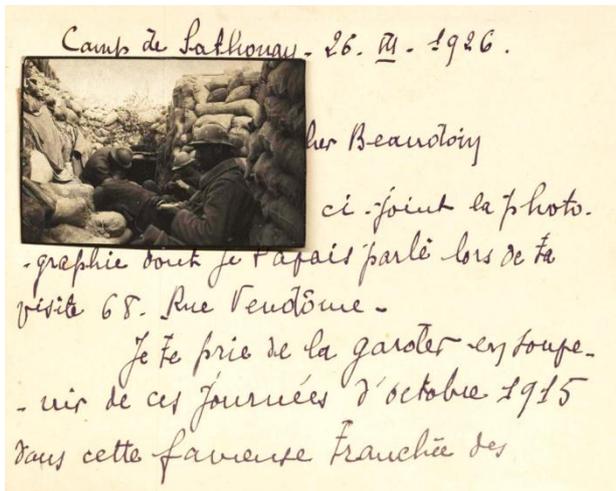
Le 8 septembre 1915, il est nommé comme agent de liaison auprès du commandant de la division.

Le 13 septembre, événement important : « *A 8h la D.M. [division marocaine] est passée en revue à Rougegoutte par le Président de la République, Poincarré. Remise du drapeau à notre régiment qui forme maintenant le 8ème zouaves de marche. Après cette cérémonie, nous défilons devant Poincarré, Millerand, ministre de la guerre, le général de Maud'huy, commandant la 7ème armée dont nous faisons partie, et tout l'état-major de la D.M.* ».

À la mi-septembre, son régiment rejoint la Champagne pour participer à la bataille du bois Sabot : « *17 septembre 1915. Nous traversons Suippes à 3 heures du matin et nous dirigeons vers les tranchées dans la direction de Souhain-Tahure. Après 19 heures de voyage en chemin de fer et 22 km de marche, nous bivouaquons à 3 km de Suippes. Nous travaillons toute la journée à creuser des abris. Le coin est plutôt "moche". Quoique dans l'entière ignorance de notre rôle dans ces parages, tout fait prévoir que le grand jour approche, à en juger par les stocks de grenades qui se trouvent dans le secteur. Tout est enveloppé du plus grand mystère. On nous distribue les premiers casques Adrian* ».

« *25 septembre. Jour "J" - Heure "H" : 9 h 15 ! Cette heure est communiquée à 8 h 45 à tous les officiers de compagnie, les montres sont réglées sur celle du commandant. Ma qualité d'agent de liaison auprès de ce dernier m'a valu de communiquer l'heure aux officiers de ma compagnie. Cette opération terminée, dans le régiment il ne restait plus qu'à attendre. A 9 h 15 exactement notre barrage d'artillerie reste et, à la minute même, nous franchissons le parapet,*

le chef de bataillon en tête. Le 8ème zouaves part à l'assaut vers le Bois Sabot. Par un fait curieux, l'ennemi ne tire pas. Cet heureux événement nous stimule et notre crainte du premier moment se dissipe pendant un instant. Mais, arrivés aux fils de fer boches, une mitrailleuse nous oblige à faire du plat ventre. Nos pertes jusqu'à ce moment sont très minimes. Nous



avons eu des tués et des blessés au moment du départ de la vague d'assaut, par nos propres grenades qui ont éclaté dans les musettes de ceux qui les portaient. Il pleut. Nous avançons de 4 km. Notre objectif est le boyau du Danube (Bois Sabot, Nord), nous faisons des prisonniers. De nombreux cadavres encombrant les tranchées ennemies, on voit que notre artillerie a fait du bon travail. Notre avance est arrêtée à 13 h 30. Nous avons perdu contact avec l'ennemi qui se trouve dans le bois. Par mesure de prudence, des patrouilles sont détachées afin de reconnaître la situation ».

« 4 octobre. Au cours de la nuit on signale sur les premières lignes un tir par obus à gaz asphyxiant ».

« 5 octobre. Dans la matinée, nous recevons quelques obus suffocants aux alentours du PC. Ces obus, après explosion, dégagent un nuage épais verdâtre. Ces nuages sont très lourds et restent longtemps sur le sol ».

« 6 octobre. A notre droite une attaque plus importante par l'armée Pétain s'empare de la butte de Tahure ».

Le 2 décembre 1915, le 3^e bataillon du 8^e zouaves est désigné pour une mission moins exposée : représenter la division marocaine au grand quartier général au château de Chantilly où il assure la garde d'honneur pendant une quinzaine de jours.

Le 4 décembre, Antoine signale que « le titre de généralissime des armées françaises a été conféré au général Joffre, le jour même de notre arrivée à Vineuil ». Deux jours plus tard, le général Joffre passe en revue le bataillon. « A cette occasion le général Joffre m'a fait échoir une montre ».

À partir de mars 1916, et jusqu'à la fin mars 1917, il participe aux batailles de la Somme, en particulier autour de la sucrerie de Dompierre et dans les secteurs de Péronne, Roye-sur-Matz et Villers-Carbonnel.

Le 31 mars 1917, il quitte la Somme pour prendre part à la bataille des monts de Champagne dite aussi troisième bataille de Champagne et en particulier, du 17 au 20 avril 1917, à l'offensive du Mont sans Nom, où malgré des pertes très sévères, 7 km² de terrain ont été arrachés à l'ennemi et plus de 1 000 prisonniers et 15 canons capturés. Les lignes qui suivent donnent une idée de la violence des combats :

« 17 avril. Les 4 régiments de la D.M. sont en lignes, prêts à bondir. Notre artillerie serre de plus en plus son barrage, nous sommes sur une véritable route de fer et de feu. L'assaut est donné à 4 h 45, il fait encore nuit et il neige. Les zouaves, entraînés par le lieutenant-colonel Lagarde, franchissent le terrain bouleversé qui sépare nos lignes. Nous gravissons la côte 180 et traversons les abris d'Hexenveg remplis d'allemands. A 7h, le sommet du Mont-Sans-Nom est atteint. Nous marquons un léger arrêt pour permettre à l'artillerie qui nous protège de changer son tir de barrage, car à partir de ce moment notre axe de marche est changé. Nous faisons un grand nombre de prisonniers. La compagnie (la 6ème) s'occupera d'une batterie de

105 et nous faisons des prisonniers servants. A partir de ce moment, notre avance devient très pénible, car l'artillerie, au lieu de changer son tir comme elle aurait dû le faire, nous tire en plein dessus, tuant et blessant un grand nombre d'hommes dans la tranchée Bethmal Holweg. Une véritable panique s'ensuit, nous sommes complètement isolés car aucun moyen de liaison n'est possible, malgré les précautions prises avant l'attaque et ceci par la faute des aviateurs qui n'ont pas rempli leur rôle comme ils auraient dû le faire. Malgré la panique et le danger qui nous menace des deux côtés, nous faisons bonne garde et la nuit est passée sur le qui-vive. La situation est des plus critiques car, non seulement nous sommes à la merci de l'ennemi et de notre artillerie qui nous tire dessus, mais ce qui est plus terrible encore : nous ne pouvons espérer aucun renfort, aucune liaison ne pouvant être établie avec l'arrière.

18 avril. Au petit jour, vers 3h du matin, un avant-train ennemi attelé de 6 chevaux tente de reprendre la pièce de 105 qui est entre nos mains, mais les Poilus de la 6ème veillaient et l'alerte est aussitôt donnée. Le caporal Labatut déclenche immédiatement le barrage avec ses fusils-mitrailleurs et nous soutenons le feu par un tir très très nourri de Viven-Bessières. En un clin d'oeil, Fritz, chevaux et caissons ne font qu'un amas sanglant et gluant de chairs criblées par la mitraille que nous leur envoyons presque à bout portant (6 à 8 m.).

(...) 20 avril. Nous occupons les abris de bombardement dans les abris Czernowitz, où nous sommes en réserve. Nous sommes complètement épuisés par la fatigue de ces trois derniers jours de combat. Nous attendons la relève avec impatience. Dans la journée, l'ennemi essaye vainement de nous contre-attaquer et se heurte, chaque fois, à une résistance opiniâtre sur tout le front des zouaves et, cependant, nous en avons bien "marre". Nous sommes constamment en éveil. Pendant notre séjour aux abris Czernowitz et dans la tranchée du Lansdadt, nous occupons les quelques moments de répit à ramener à l'arrière les tués de la compagnie qui sont enterrés dans une fosse commune ».

Il participe ensuite à la bataille du Chemin des Dames. Le 5 juin, il se trouve à proximité de la ferme du Choléra : *« Le secteur forme une pointe avancée et paraît assez calme. Nous recevons quelques obus dans la soirée. La plaine est parsemée de tanks Schneider, immobilisés depuis les derniers combats d'avril et mai. Un grand nombre de ces carapaces d'acier gardent dans leurs flancs les corps des tankistes tués au cours de l'assaut ».* Cette ferme du Choléra, située dans la commune de Berry-au-Bac, dans l'Aisne, a été une zone de combats très durs, qui marquèrent les combattants : c'est le lieu d'où partirent les chars d'assaut, le 16 avril 1917, pour leur premier engagement dans l'armée française, d'où les observations d'Antoine Baudoin dont le régiment, après avoir pris part à la bataille de Craonne, fut transféré ensuite dans la région de Verdun. Le 4 août 1917, il note : *« En cours de la journée nous avons la visite du général Pétain »* et le 8 : *« Nous quittons Isle-sur-Ramerupt en auto-camions et partons dans la direction de Verdun ».* Le 20 août, il se trouve dans le secteur du Mort-Homme et fait partie de ceux qui réussissent la prise du tunnel des Corbeaux. En voici le récit :

« 20 août . Secteur du Mort-Homme. P.C. de Chattancourt. Heure H : 4 heures. L'attaque se déclenche à 4h du matin. Bien soutenue par l'artillerie, le mouvement s'opère sans difficultés. De nombreux prisonniers se rendent dès le début. A 4 h 30, le bois des Caurettes est enlevé, le bois de Cumières et le bois des Corbeaux, y compris son mystérieux tunnel, sont entre nos mains à 6 h 40. Les occupants du tunnel, quoique cernés, ne veulent pas se rendre, mais à toutes les issues de l'immense caserne souterraine, on fait bonne garde et la nuit se passe sans qu'aucun combat ne soit engagé. Nos pertes, jusqu'à présent, sont très minimes.

21 août : 500 boches, environ, se rendent dans la matinée et sont conduits à l'arrière, vers le P.C. de la D.M. Parmi ces prisonniers se trouvent un colonel et de nombreux officiers. Le bruit court que des femmes auraient été capturées dans le tunnel des Corbeaux. Le régiment occupe les positions conquises, jusqu'au ruisseau, dans le Ravin des Forges ».

Le 27 août, il fait le bilan de ces combats : « *Nous avons fait plus de 2 200 prisonniers de régiments différents. Une quarantaine de canons ont été pris ou détruits, autant de mitrailleuses et de minenwerfer. Notre avance est de 6 km environ* ».

Le 27 septembre 1917, le général Pétain passe la division marocaine en revue dans la matinée et remet au 8^{ème} zouaves la fourragère jaune et vert, ainsi qu'une palme au drapeau.

En octobre-novembre, Antoine suit le cours des élèves comptables à Mandres-aux-Quatre-Tours (Meurthe-et-Moselle). À l'issue de ce cours, il regagne le 4 décembre sa compagnie à Xivray-et-Marvoisin (Meuse) où, dit-il, « *je revois les tombes du capitaine Rigollet-Dupré et de Jean Bouin, tombés en avant de Xivray* »¹².

En avril 1918, il est stationné dans la Somme, à proximité d'Amiens, dans un secteur tenu par des troupes britanniques, composées en majeure partie d'Australiens. Les combattants sont confrontés aux gaz car le 10 mai, il écrit : « *Une épidémie se déclare dans la division. Les symptômes sont inconnus : on en attribue la cause aux gaz (ypérite) reçus en ligne. Nombreux cas à la compagnie* » et il ajoute le lendemain : « *Le nombre de malades augmente au régiment. Tout le monde y passe. Je ressens quelques malaises, mais au bout de huit jours les symptômes s'atténuent et disparaissent* ».

Les troupes alliées doivent affronter alors une violente offensive des Allemands :

« *30 mai. A 10 h 30, le 2^{ème} bataillon qui est en réserve reçoit l'ordre de se porter immédiatement en avant, pour prêter mains fortes aux bataillons de 1^{ères} lignes qui sont fortement attaqués sur la ligne Montagne-de-Paris, Bauxbuin, Berry-le-Sec, Ploizy. A 11 h 30, toute la division est en action car l'ennemi est de beaucoup supérieur à nous en forces et tente de s'infiltrer, notamment dans la région de Vauxbuin-Courmelles. A midi, la bataille fait rage et nos pertes sont lourdes. Mais les boches ne passent pas ! Zouaves, légionnaires, tirailleurs tiennent bon. Le 2^{ème} bataillon a installé son P.C. au carrefour de la route de Mercin à Vauxbuin sur la grand'route de Soissons que nous apercevons par la vallée de Vauxbuin, vers la Montagne de Paris. La journée nous a coûté cher en sacrifices, aussi nous voyons avec plaisir le calme renaître vers 18h* ».

« *31 mai. (...) Nos tanks légers, les premiers chars Renault entrent à leur tour en action et l'enfer dure jusqu'à la nuit* ».

Le 7 juin, il signale l'exécution de deux soldats russes de la légion Loupanoff, qui a été adjointe quelques mois plus tôt au 8^{ème} Zouaves, par un peloton de ce régiment : « *Victimes innocentes, fusillées "sans jugement". Pour l'exemple !* » s'insurge-t-il.

En juillet, le régiment du 8^{ème} zouaves participe à la seconde bataille de la Marne et au plus tard à la fin du mois d'août, est intégré à la X^e armée commandée par Mangin.

Le 13 juillet, Antoine signale de nouveau l'utilisation de gaz toxiques par les Allemands et le 18, il évoque l'assaut devant Saint-Pierre-Aigle et Dommiers avec le soutien des tanks Schneider et Renault et l'aide de l'armée américaine.

Le 23 août 1918, il est nommé caporal fourrier à la 11^e compagnie et c'est le 29 août qu'il fait mention de l'armée Mangin : « *Nous quittons hors à 1 h du matin pour nous porter en avant, entre Tartiers et Nouvron.-Vingré. Nous faisons partie de l'armée Mangin. La DM marche en 2^e ligne. Nous avons devant nous la 3^e division d'infanterie américaine qui attaque à 5h25 du matin. Vers 11 h nous apprenons que notre offensive s'est heurtée à une résistance acharnée de l'ennemi et que la division d'infanterie U.S. qui est devant nous a eu des pertes sérieuses* ».

¹² Jean Bouin est mort le 29 septembre 1914, atteint par plusieurs éclats d'obus, lors de l'attaque du Mont-Sec à l'issue de la première bataille de la Marne, suite à une très probable erreur de tir de l'artillerie française.

Le 30 août, les troupes américaines attaquent à nouveau, à midi, et dans la soirée enlèvent Juvigny.

Jusqu'à la fin septembre, Antoine reste dans l'Aisne avant que son régiment soit transféré en Lorraine et lui-même parte en permission. À son retour, il rejoint son régiment à Moncel-sur-Seille, en Meurthe-et-Moselle. Le 14 octobre, il se rend sur la tombe de son frère : « *Je vais, dans l'après-midi, à Hoéville sur la tombe de Jules* », consigne-t-il simplement.

À la fin du mois d'octobre, Antoine signale une nouvelle fois l'utilisation par les Allemands de gaz toxiques :

« 26 octobre. Les Allemands bombardent Moncel avec des obus toxiques.

27 octobre. Nous sommes marmités par ypérite tous les soirs et même parfois la nuit. Nous avons dû évacuer le village de Moncel dans la journée du 28, tant les gaz rendent impossible le séjour dans le secteur ».

Mais le 29 octobre, « *Des avions boches lancent des proclamations pour faire connaître aux troupes en ligne leur désir de connaître une armistice et signer la paix* ». Les combats se poursuivent cependant et c'est ainsi qu'Antoine décrit la fin des hostilités : « *11 novembre. A 3 h 30, nous recevons l'ordre de partir immédiatement sur Moncel. Ordre : "s'emparer des Fermes Rozebois et des Ervantes. 9ème et 11ème en lignes. Heure H : 6 heures". A 5 h 45, alors que nous traversons Moncel, nous recevons l'ordre de faire demi-tour : le maréchal en chef prescrit de suspendre à 11 heures toutes hostilités. Cette nouvelle est accueillie sans étonnement, sans bruit, sans cris !*

..... Et nous retournons dans nos cagnas du bois de Blémont.

..... La guerre est bien finie !

..... Enfin ! ».

Mais le service ne l'est pas pour autant car le régiment est envoyé en Lorraine où des troubles se sont produits : Antoine décrit l'accueil enthousiaste de la population lorraine, entre autres à Château-Salins et Sarralbe. L'accueil est plus froid dans le Palatinat où le 8^e zouaves fait partie des troupes d'occupation et stationne à Sarrebrück, Zweibrücken, Kaiserslautern, Neuhofen, Ludwigshafen.

Le 20 janvier 1919, il part pour une permission de 20 jours, la raison de cette durée étant que le 27 février est célébré à Lyon son mariage, sur lequel il ne donne aucun détail, avec Françoise Meiller. Le 7 juillet, il apprend qu'il doit rejoindre Soissons où sont rassemblés tous les démobilisables du régiment. Le 3 août voit son retour à la vie civile à Lyon :

« Je vais dans la matinée au fort Lamothe pour faire viser mes papiers et rendre les effets militaires.

A midi, je redeviens simple "pékin", comme si rien n'était et.....

..... C'est fini..... »

Le territorial

En raison de son âge, Jacques Meiffret fait partie de l'armée territoriale composée des hommes de 34 à 41 ans, considérés comme trop âgés pour intégrer un régiment de première ligne d'active. À ce sujet, il fait une petite remarque amusante, le 29 novembre 1914, lorsqu'il se trouve à Louez-Saint-Aubin, près d'Arras : « *Voici plusieurs jours que des détachements de jeunes soldats (classe 1914) (chasseurs, zouaves) venant de l'arrière, viennent sur le front remplacer, ou renforcer, les troupes de première ligne. Ces jeunes soldats ont donc exactement 20 ans. Dans ma compagnie, la plupart ont presque le double d'âge !* ».

Au début, il exécute des travaux de terrassement, creuse des tranchées, construit des murs de pierre sèche à proximité de Dijon.

Ensuite, après avoir été « bicycliste » (fin octobre 1914), « *ce que je fais avec un fort grand plaisir* »¹³, dit-il, Jacques est conducteur au régiment du train et dispose ainsi d'une relative liberté et d'une disponibilité qui génère parfois de l'ennui.

Comme Antoine Baudoin, il évoque dès le début, le 24 octobre précisément, le bruit de la canonnade, près d'Arras : « *Le trajet est long, plus nous approchons, mieux les coups de canons se précisent. Il y a des lueurs qui éclairent l'horizon. Ce bruit est absolument effroyable, bruit d'enfer et, dans la nuit, ne comprenant encore rien de la guerre, je me demande s'il n'y a pas des coups dirigés sur la route que nous suivons. Arrivés à Ste Catherine même, à 9h du soir, nous apprenons que ce faubourg de la ville d'Arras est bombardé depuis longtemps par l'ennemi. Les coups de canons 75 et 120, les nôtres, se succèdent presque sans interruption, également nous percevons très distinctement la fusillade des combats livrés dans les tranchées qui, la nuit même, furent véritablement sauvages et ceci de l'aveu des hommes qui y ont assisté. Ces tranchées sont à 3 km du cantonnement que la compagnie occupe* ». Comme les deux autres, il signale son baptême du feu qui eut lieu le lendemain. Il se trouve alors à l'arrière de la bataille d'Artois. S'étant inscrit le 16 avril 1915 pour le service automobile, il est affecté le 11 mai à la 168 TM (transport matériel) basée à Herlincourt (Pas-de-Calais). Chaque section est composée de 20 camions avec deux chauffeurs, ce qui, avec les brigadiers, représente 50 poilus par section. Les transports concernent alors essentiellement des troupes qui montent au front ou en reviennent ainsi que des munitions (obus, grenades) alors qu'en 1916 et 1917, il charroie presque exclusivement des « *cailloux* », comme il le dit lui-même, pour l'aménagement ou la réfection des routes.

Le 18 juillet 1915, il quitte Hautecloque et la 168 TM pour se rendre à Pernes-en-Artois à la 91 TM. Le 28, il signale : « *A Gauchin, nous chargeons à nouveau des fantassins qui viennent des tranchées de Notre Dame de Lorette* ».

Le 12 février 1916, donc cinq mois après Antoine Baudoin, il note : « *Il y a quelques jours, il a été remis à chacun des conducteurs de la section un masque avec sachets contenant des matières contre les gaz asphyxiants, desquels nous serons ainsi à l'abri dans le cas où messieurs les boches en enverraient jusqu'à nous. Nous devons aussi recevoir des casques et, à cet effet, il a été pris la dimension exacte de nos têtes !* ». Le 16 septembre, il est versé à la TM 22 à Pont-Saint-Maxence (Oise), mais auparavant, à Resson-sur-Matz, le 8 août, il avait fait l'observation suivante : « *Des troupes arrivent presque journellement. Ce sont la plupart des hommes de la légion étrangère, algériens et marocains. Tous ont sur leur costume un croissant, insigne porté par tous dans la "division marocaine"* », mais l'on peut préciser qu'il ne s'agit pas de soldats du 8^e zouaves qui se trouve alors dans le territoire de Belfort. Autre observation méritant d'être relevée, faite quelques mois plus tôt, le 13 mai, « *les costumes bleu horizon que portent ces hommes sont entièrement neufs, ainsi que les harnais sur de beaux chevaux* ».

Après avoir séjourné plusieurs mois à Meaux ou à proximité, il apprend officieusement, le 9 février 1917, sa nomination comme brigadier après en avoir fait office pendant plusieurs mois. Il est intéressant de relever la réflexion que cette promotion lui inspire : « *Quel va être mon nouvel emploi ? Je le saurai bientôt. Me basant sur l'affectation des brigadiers connus en section automobile, j'entrevois moins de fatigue et plus de bien être. J'aurai sans doute aussi bien des ennuis moraux et des difficultés avec ceux que je devrai commander, mais à cela je suis habitué par ma situation civile et j'espère qu'elle sera un peu à côté de cette dernière* ». En fait, par la suite, il ne mentionne aucun conflit pouvant confirmer ses craintes d'alors. Sa nomination officielle comme brigadier ne parvient à la section que le 1^{er} octobre et le même jour,

13 La raison de ce plaisir est que, comme Victor Escouffier d'ailleurs, il a été coureur cycliste amateur, comme il l'évoque le 9 mars 1916 : « *Je rencontre un conducteur d'autos avec lequel j'ai disputé des courses de bicyclette, il y a 22 ans. Ensemble nous évoquons des souvenirs de jeunesse, époque où j'adorais la course à vélo* ».

sa classe (1896) est versée dans la réserve de l'armée territoriale. Il termine la guerre comme maréchal des logis, grade auquel il est nommé le 9 juin 1918. Il est démobilisé le 8 janvier 1919.

Les similitudes dans les témoignages de nos trois poilus

La lassitude, l'ennui

« *Quand finira cette guerre ?* » s'interroge Jacques Meiffret le 29 janvier 1915 et il ajoute le 26 mars : « *La guerre est bien un horrible cauchemar !* ». Il s'agit là en fait d'interrogations et de sentiments bien partagés par les trois, même si, comme Jacques l'exprime le 15 août 1915, ils pensent : « *En bon français je dois, en effet, accomplir mon devoir jusqu'au bout* ».

Pour Victor Escouffier, prisonnier et coupé de sa famille, sa situation est encore plus désespérante surtout au début, quand, porté disparu, il est coupé de sa famille. Le 2 mars 1915, il écrit : « *Combien c'est douloureux d'être prisonnier et d'avoir toujours la pensée à sa chère famille et parents, dont on est sans nouvelles depuis bientôt 2 mois, et ne point savoir quant viendra le jour de délivrance, jour pour moi le plus beau de ma vie, car là j'aurai le bonheur et la joie d'embrasser mes chères petites Céleste et Palmyre, ma femme, ma mère, ainsi que tous les parents dont il me tarde tant de voir et d'embrasser. Hélas, être si éloigné de ceux qu'on aime et ne pouvoir goûter une caresse, un secours, une nouvelle d'eux, c'est vraiment pénible, on souffre au siècle où nous sommes, se disant civilisé et voir de pareille chose, pourtant je m'y vois contraint, étant prisonnier au milieu des Allemands, ayant fait mon devoir, je vie dans l'exil, aurai-je un jour le doux bonheur de vivre à nouveau au milieu des miens que j'ai laissés là-bas dans cette belle et chère France, je ne sais ce que me réservera l'avenir et le destin, toujours que je rentrerai heureux et fier dans ma patrie, où je désirerai combler de caresses mes chères petites pour les secourir, ainsi que ma femme dont le souci incombe depuis mon départ, l'ayant laissée avec ces deux chérubins sur les bras, enfin quoi faire, je souffre en silence, loin des miens, espérant à l'avenir en des jours meilleurs et plus heureux que ceux passés ici au camp. A quand ce beau jour de délivrance dont j'attends avec impatience* ».

Quelques jours plus tard, il exprime sa souffrance sous la forme d'un poème :

<p>« I Ah quelle triste vie Que d'être prisonnier Dans une autre patrie Où je suis depuis le mois de janvier Pour moi quelle souffrance D'être captif et si éloigné De notre chère et belle France Où jamais rien ne m'a manqué</p>	<p>III Dans cette prison immense Où je suis enterré J'y attends avec impatience Ce beau jour où je serai délivré En attendant quoi faire Pour me garder de tant languir Faire cette petite poésie pour me distraire Et la rapporter chez moi comme souvenir</p>
<p>II Quelle douleur extrême Que de toujours penser A sa chère famille qu'on aime Et dont on ne peut oublier Vraiment quelle misère De me falloir ainsi souffrir Sur une terre étrangère Où je ne peux fuir</p>	<p>IV Si un beau jour je rentre en France A mes enfants je pourrai raconter Qu'au camp des prisonniers en Allemagne J'ai souvent souffert de manger En attendant des nouvelles de ma famille Que je languis tant de recevoir Vers mes chères petites et ma femme gentille Ma pensée s'envole tous les jours et soirs ».</p>

Antoine Baudoin et Jacques Meiffret, quoique non prisonniers, expriment aussi leur lassitude et leur espoir de voir bientôt la fin du cauchemar :

JM : « *20 octobre 1916. Meaux. C'est aujourd'hui le 2ème anniversaire de l'arrivée avec ma compagnie génie, à Arras. Deux ans donc que je vis dans le Nord de la France et j'entame là encore le 3ème hiver ! Je ne peux penser à me plaindre quand je connais tant d'hommes*

beaucoup plus malheureux que moi, mais ne puis m'empêcher de désirer notre victoire pour voir arriver la fin de cette vie ».

AB : « 26 novembre 1916. Camp Marly. Nous sommes ici pour une période de repos. Le séjour en lignes nous a aigri le moral et nous en avons tous bien « marre ». Le mauvais temps persiste, nous vivons dans la boue et le brouillard ».

JM : « 1^{er} novembre 1916. Meaux. Voici plus de 2 ans que la guerre dure et, si j'ai confiance dans la victoire de la France et ses alliés, rien ne permet de voir quand cette victoire arrivera pour permettre de faire la paix. Nos ennemis ont, certes, obtenu des succès au début de la guerre, mais ils n'avaient pas prévu semblable résistance de leurs adversaires et, pour eux, ça a été une grosse déception. Ils s'obstinent, ne voulant pas s'avouer battus, grâce aux territoires qu'ils ont conquis, ils n'obtiennent plus de nouveaux succès. Nous les contenons en repoussant légèrement de ci de là. Comment, dans ces conditions, entrevoir la fin ? Aussi, je trouve le temps long parce que l'on vit sans vivre et que l'on vieillit à la guerre ! Malgré ces considérations, je conviens que nous devons lutter pour battre nos adversaires et délivrer ceux des nôtres en leur pouvoir. Je désire, ainsi que tout bon français, une victoire complète, mais aussi prochaine, car il serait temps de voir cesser tant de souffrances. Je parle là surtout de ceux qui, chaque jour, luttent et meurent dans les tranchées ».

JM : « 28 février 1917. Oeuilly. Après la vision de tout ce que je viens de voir et énumérer brièvement, je suis bien convaincu qu'il s'agit des préparatifs d'une attaque, que je souhaite décisive et victorieuse pour nous délivrer de cet horrible cauchemar ».

JM, qui n'affectionne pas les périodes de désœuvrement, et pour cause : « 17 mai 1917. Mont-St-Père (Aisne). Il pleut légèrement, le temps reste couvert ; je reste au cantonnement, je vis dans une inaction trop grande, j'ai peu à faire (...). Aussi a-t-on trop de temps à penser et à quoi ? A cette affreuse guerre qui nous tient éloignés de notre maison, notre femme, nos enfants! ».

JM : « 19 août 1917. Mont-St-Père (Aisne). Dimanche, jour de repos où l'on s'ennuie plus que les autres jours. Inoccupés en effet, il s'agit de lutter contre cet ennui moral provenant d'une solitude et d'un exil si long. Il fait beau temps. Je ne quitte pas le cantonnement. Ennui moral provenant d'une solitude et d'un exil si long ».

Quant à Victor Escouffier, nombreux sont les jours de captivité, souvent plusieurs de suite, où il note laconiquement: « Cafard ».

Les observations sur les conditions atmosphériques

Il est frappant de constater que chacun de nos poilus note chaque jour le temps qu'il fait, mais on peut le comprendre car celui-ci a une très grande importance sur leurs conditions de vie qui sont extrêmement dures, en particulier à cause de la pluie et du froid. La lecture des citations suivantes, présentées dans un strict ordre chronologique, nous en persuadera, si cela était encore nécessaire.

JM : «15 novembre 1914. A Louez St Aubin, près d'Arras. Nous vivons littéralement dans l'eau et la boue ».

JM : «9 janvier 1915. A Louez St Aubin, près d'Arras. Les tranchées et les boyaux sont dans un état qui les rend presque impraticables. Deux sapeurs du 2^{ème} génie meurent enlisés, n'ayant pu être retirés. Il en est ainsi de 4 zouaves ».

JM : «11 janvier 1915. A Louez St Aubin, près d'Arras. Plusieurs tirailleurs relevés dans leurs tranchées la veille au soir ne peuvent rejoindre leur cantonnement et tombent sur la route, les pieds en partie gelés ! Au passage devant notre cantonnement, ils sont ramassés et soignés par nous ».

AB : « 21 novembre 1916. Le froid est toujours très vif, le nombre de pieds gelés augmente ».

Le mois de février a été particulièrement froid. Alors qu'il se trouve à Piennes, en Meurthe-et-Moselle, Antoine signale -16° le 2 février et -17° le 4. Jacques, pour sa part, se trouve à Saint-Gilles, dans la Marne et le 2 février, il relève : « *Mes camarades et moi avons peu dormi à cause du froid qui règne dans l'endroit. Le pain, le vin, l'encre, tout est gelé. (...) Jamais, je n'ai connu un froid semblable* ». Le lendemain, il précise qu'il fait - 15 ou 18° : « *L'haleine gèle sur les moustaches, l'encre au stylo et pour écrire je dois chauffer ma plume toutes les 2 ou 3 lignes. Le pain est absolument glacé et l'on doit le couper à la hache. La vie dans ces conditions est vraiment dure. D'ailleurs me voici de nouveau enrhumé et mon nez ressemble à une source* ». Il doit faire vraiment très froid car le lendemain, il est impossible de faire démarrer les camions et le surlendemain, il signale - 20° à Chéry dans l'Aisne. Antoine fait la même observation le 6 février alors que le thermomètre est descendu à - 22° : « *Les boules de pain doivent être fendues à coups de hache. Le vin a gelé et n'est plus servi dans des seaux, mais dans des toiles de tente. Le pinard est servi à la poignée. Nos quarts ressemblent plutôt à des soupes à la groseille ! Le 7, la température descend à -20°, le 8 remonte (sic) à -21°* ».

AB, dans la région de Beauvais : « 8 mars 1917. Nous avons subi plusieurs rafales de neige en cours de route. Etape 29 km », « 12 mars. Nous pataugeons toujours dans la boue de la Somme ».

AB, près de la ferme du Choléra, dans l'Aisne : « 6 juin 1917. Dans la soirée un violent orage transforme nos boyaux en véritable rivières. Nos cagnas sont inondées ».

AB, à Xivray-et-Marvoisin (Meuse) : « 28 octobre 1917. Après une nuit passée dans les boyaux sous la pluie, nous sommes trempés jusqu'aux os et avons repris contact avec la boue. Comme l'eau envahit les cagnas, nous sommes forcés, naturellement, de rester dans les boyaux ».

Les cantonnements et les conditions d'hygiène

Aussi importantes que les conditions atmosphériques sont, au quotidien, celles de l'hébergement, qui sont très souvent très précaires.

JM : « 8 janvier 1916. Resson. Enfin, je regrette aussi le bon cantonnement de Villers où je pouvais dormir dans une chambre alors qu'à Resson il est impossible de dénicher pareil abri et qu'il faut coucher dans le camion même ».

AB : « 25 février 1917. Notre cantonnement (à Saint-Paul) est très moche. Nous n'avons pas pu nous procurer de paille et avons couché sur le sol. De l'avis unanime, le général Nivelles qui nous a complimenté sur notre belle tenue dans notre passage de Beauvais, aurait mieux fait de s'inquiéter de notre installation au cantonnement ».

JM : « 27 février 1917. Oeuilly (Aisne). Quelle mauvaise nuit ! Je n'ai pas, ou presque pas, dormi ! La cause : rats et souris qui font des reconnaissances dans la pièce, puis grâce à la fraîcheur de la nuit (après 15 jours passés dans un bon lit et à l'intérieur d'une maison d'habitation) je m'enrhume. Brouillard épais et froid. Les conducteurs nettoient le cantonnement où j'arrose avec du grésil car il y a, paraît-il, des "totos" (poux apportés par les soldats de toutes armes ayant logé là depuis le début de la guerre) ».

Cette dernière citation évoque la question de l'hygiène qui, la plupart du temps, laisse à désirer. Lorsque l'on est couvert de boue ou de poussière, on a besoin de se laver et donc d'avoir accès à l'eau. Les soldats sont tout heureux de pouvoir se rafraîchir dans une rivière quand l'occasion se présente et ce n'est pas très souvent qu'ils ont, comme Jacques le 3 février 1915, une bonne surprise : « *Une salle de douches vient d'être installée dans le cantonnement de Louez. Aussi, je m'empresse d'en user. Quel plaisir de pouvoir s'ébattre un peu son corps*

sous l'eau ! ». Ceci dit, comme il est un peu à l'arrière du front et logeant souvent chez l'habitant, il profite de meilleures conditions d'hygiène que les combattants, comme le fait remarquer Antoine le 17 décembre 1916 : *« Installation dans les baraques Adrian. Beaucoup de boue et pas d'eau pour se nettoyer »*.

J'ajouterai que j'ai été étonné, à la lecture des carnets d'Antoine et Jacques, de la fréquence des changements de cantonnement.

L'encombrement des routes

Le chauffeur Jacques Meiffret a souvent l'occasion de constater l'encombrement des routes :

« 25 octobre (dimanche). A Ste Catherine (Arras), Pas-de-Calais. Après une nuit où l'angoisse fut grande parmi tous, la compagnie reçoit l'ordre d'aller opérer des travaux de tranchée et moi-même vais à Aubigny, au bureau de l'état major, pour en revenir vers 11h. Quelles choses vraiment terribles et tristes l'on voit sur cette route : ce sont d'abord de longs convois de vieillards, enfants et femmes, toutes personnes évacuées d'Arras ou des environs. La plupart ont leur maison détruite par le bombardement. Puis, ce sont des files de voitures automobiles transportant les blessés des combats de la nuit, convois d'artillerie, de ravitaillement, etc., enfin la route se trouve sillonnée en tous sens par un défilé continu ».

« 26 mars 1917. Serval. Sur la route, des multitudes de convois et, en particulier, de l'artillerie lourde, des tracteurs automobiles traînent en remorque d'immenses obusiers (270 de diamètre) ».

Antoine Baudoin fait aussi, quoique moins souvent, la même remarque. Ainsi le 19 mars 1917, à La Boissière (Somme) : *« le communiqué d'aujourd'hui nous apprend la prise de Péronne, Chaulnes et Noyon (...). Le recul précipité et inattendu de l'ennemi pose un problème nouveau : le ravitaillement en vivres et en munitions. Cette tâche est d'autant plus difficile que les voies de communication ont été coupées et obstruées par l'ennemi. Néanmoins, on parvient à rétablir la communication par route et une grande animation règne sur la route de Montdidier à Roye, où les convois de toute nature se succèdent, allant ravitailler la population civile et les troupes parties à la poursuite des boches »*.

Les “réconforts”

- La correspondance :

Les carnets étudiés fournissent un écho omniprésent de l'abondante correspondance échangée entre les soldats et leurs familles durant la Première Guerre mondiale.

Imaginez que Jacques Meiffret écrivait chaque jour comme il le dit à plusieurs reprises!

9 mars 1917 : *« J'en profite pour écrire car depuis la mobilisation, je ne cesse d'écrire beaucoup »*.

3 juin 1917 : *« Rentré dans notre cantonnement, j'y fais ma lettre journalière »*.

14 octobre 1917 : *« J'écris ma lettre journalière et me mets au lit »*.

Pour les combattants, l'écriture du courrier n'est bien pas toujours facile, comme l'indique à une occasion, le 10 septembre 1914, Antoine Baudoin : *« Le secrétaire de la mairie [de Frémifontaine, Vosges], bien chic, nous a donné de quoi écrire, car depuis quelques jours nous en étions réduits, pour donner de nos nouvelles, à nous servir du papier qui enveloppe le paquet de cartouches »*.

Plus encore que l'écriture de leur courrier, c'est la réception de celui qui leur parvient, parfois après une attente impatiente, qu'ils évoquent :

VE, 3 avril 1915 : *« Ce jour-là, j'ai éprouvé une grande joie car j'ai reçu 1 lettre et 2 cartes de ma femme »*.

VE, 28 décembre 1915 : « *Depuis le 18 courant, je n'ai plus reçu de lettres et languis d'en recevoir* ».

JM : « *9 mars 1917. Oeuilly. Voici 2 jours que la voiture postale n'arrive pas jusqu'à nous, empêchée par le mauvais état des routes et de la neige. Je suis donc privé, comme mes camarades, de notre unique joie et le soir, l'on se couche bien tristement pour recommencer le lendemain cette vie que je qualifie de bestiale parce que exilés au loin, sans affection, sans personne des siens autour de soi* ».

JM : « *21 juin 1917. Mont-St-Père. L'après-midi arrive enfin la voiture postale avec de nombreuses lettres pour chacun. Il y avait 7 jours que nous n'en recevions aucune. Pour mon compte, j'en reçois 14 et les parcours avidement* ». Le record a été établi le 13 mai 1915 lorsqu'il a reçu 39 lettres et cartes d'un coup !

- La nourriture :

Comme chacun sait, elle contribue au moral des troupes. Elle est évoquée très régulièrement, pour ne pas dire quotidiennement, dans les trois carnets.

Ainsi, Victor Escouffier décrit le menu de tous ses repas en captivité et fait une énumération très détaillée du contenu des colis, essentiellement composés de nourriture, qu'il reçoit et qui améliorent visiblement l'ordinaire qui paraît bien maigre. Voici par exemple la description qu'il fait du colis reçu le 9 juin 1915 au camp de Friedrichsfeld : « *2 paquets tabac, 2 papiers cigarette, 2 cahiers, la moitié d'un saucisson, 2 boîtes conserve, un fromage, un 1/2 kg sucre, une tablette chocolat, 3 pains* ». Il en reçoit au contenu similaire les 17 et 26 juin, les 2, 10, 21, 23 juillet et 3 août, ce qui fait en moyenne un colis tous les 8-10 jours. Cette fréquence correspond à la demande qu'il avait faite le 19 mai 1915, à savoir qu'on lui « *envoie toujours 1 colis par semaine avec vivres et conserves ainsi que de l'argent* ». Ce rythme est parfois perturbé par les retards de la poste. Ainsi le 19 octobre 1915, il reçoit quatre colis : deux expédiés le 25 septembre et deux le 6 octobre. On peut deviner les effets que ces retards peuvent parfois avoir sur la nourriture : ainsi, à une occasion, il parle de 6 pains en partie gâtés : il est vrai qu'ils avaient été expédiés un mois plus tôt, mais cela ne l'empêche pas de trouver le saucisson excellent. Parfois, dans ses colis, il trouve un cahier de sa fille aînée, ainsi le 25 novembre 1915 : « *reçu le colis du 11 courant, contenant poulet, chocolat, figues, fougassettes, 4 pains, saucisson, 1 savonnette et 1 serviette de toilette. Le cahier de Céleste m'a été retenu pour être lu* », censure oblige... À partir du moment où il tombe malade, fin 1915, et est alité à l'infirmerie, sa femme lui expédie des médicaments et fortifiants : du bicarbonate de soude, du thé, du tilleul, de la tisane des Trappistes, un flacon de pilules, des grains de Vals et des vêtements chauds.

On trouve dans les carnets d'Antoine et de Jacques, surtout d'ailleurs dans ceux de ce dernier, de nombreuses appréciations, souvent contrastées sur la nourriture. Commençons par le meilleur :

JM : « *1^{er} janvier 1915. A Louez St Aubin, près Arras. Grand déjeuner ce jour. Les soldats sur le front touchent du champagne, du dessert, cigare, etc. A la table des sous officiers, où je prends mon repas de midi, s'y trouve un jeune porc rôti* ». Les soldats ont le droit à de pareilles agapes lors de la célébration de la fête nationale, comme le note Jacques le 14 juillet 1916 : « *Ressons-sur-Matz. Fête Nationale, dont on ne s'apercevrait pas si ce n'était que l'ordinaire, ce jour-là, est amélioré de manière avantageuse : 1/2 l de vin supplémentaire, une bouteille de champagne pour 4 hommes, un cigare à chacun, quelques biscuits, etc. Calme sur les lignes, l'on n'entend pas un coup de canon* » et Antoine qui joint à son journal le menu du 14 juillet 1917 : « *Matin : potage au vermicelle -*

hors d'oeuvre : pâté, jambon - chou-fleur à la béchamel - pré salé rôti - pommes à la marocaine - salade de saison - pets de nonne - biscuits assortis - vin (1/2 litre par homme) - café - champagne – cigares. Soir : soupe à l'oignon - carottes au jus - boeuf en daube - haricots verts en salade - confitures - 1/2 litre vin ».

Le quotidien est certainement bien plus simple, mais Jacques se montre en général plutôt satisfait : « *15 janvier 1915. A Louez St Aubin, près Arras. Je ne sais si j'ai déjà parlé du ravitaillement que je trouve assuré d'une façon parfaite. Des autobus apportent la viande et denrées sur la grande route de St Pol, à 7 km environ d'Arras et c'est là que les voitures de ma compagnie, ainsi que celles du secteur, viennent s'approvisionner. Les hommes ont largement de quoi satisfaire leur appétit. Le pain est bon, un quart de vin à chaque repas et, souvent, ceux allant au travail ont de l'eau de vie. Au résumé, sous le rapport de la nourriture, il n'y a rien à redire. Le cantonnement de Louez est spacieux et il serait difficile, en campagne, d'en rencontrer un meilleur et particulièrement le bureau. Très souvent arrivent des envois de souliers, effets d'habillement ou linges chauds, lesquels sont distribués aux plus nécessiteux, bon nombre ayant, tel que moi, reçu de leurs familles du linge chaud ».*

Parfois, les circonstances offrent d'agréables surprises, comme celle qu'évoque, non sans humour, Jacques le 11 avril 1915 : « *Le soir, nous dînons avec un lièvre trouvé mort par l'adjudant Barry dans les premières lignes. En le dépeçant, le cuisinier y trouve une balle de fusil boche dans la tête dudit lièvre. C'est donc notre ennemi qui, ce soir-là, nous vaut de goûter d'un plat que le ravitaillement, quoique irréprochable, ne nous sert jamais !* ». Il est nettement moins enchanté le 22 janvier 1916 : « *Par suite du départ des cuisiniers à la compagnie génie où nous sommes subsistants depuis plusieurs jours nous mangeons fort mal, la cuisine étant fort mal faite par les nouveaux ».*

Si Antoine Baudouin ne signale jamais la réception de colis, Jacques Meiffret le fait, mais assez rarement. Sans doute, n'en a-t-il pas besoin car il a des repas servis par la popote, même si ceux-ci sont de qualité inégale suivant les périodes. De plus, il a visiblement les moyens de se payer le restaurant quand il ne mange pas le repas préparé par les hôtes qui l'hébergent. On peut relever, le 15 janvier 1917, lorsqu'il est stationné à Meaux, une annotation assez surprenante décrivant une situation que seuls les soldats de l'arrière pouvaient connaître : « *Deux de mes camarades ont, depuis plusieurs jours, leurs femmes auprès d'eux et ces dernières prennent leur repas avec nous. Aussi l'ordinaire s'en ressent, dame, avec 2 cuisinières l'on mange bien. Enfin, un peu de gaîté vient encore agrémenter cette popote. Je reçois de ma femme un colis contenant notamment des fleurs qui, par un temps glacial et un ciel gris et exempt de soleil, font d'autant d'effet et de plaisir* ». Quelques jours plus tard, le 19, « *dans [sa] popote, au repas de midi, [il] prépare « l'aïoli », ce plat provençal qui plaît d'ailleurs, parfaitement aux personnes nées dans d'autres régions de la France* ». Ce n'est pas la seule fois d'ailleurs où il prépare l'aïoli, même s'il se dit mauvais cuisinier, car il l'a fait à trois autres reprises.

Autre particularité des Provençaux, la consommation de vin, à en croire sa note du 12 avril 1915 : « *Un détachement de 30 sapeurs, venant du dépôt, arrive pour compléter l'effectif de la compagnie. Parmi ces sapeurs se trouve Estachy, ouvrier menuisier à St Raphaël, qu'il a quitté il y a à peine un mois. Naturellement, nous causons du pays et de ceux qui sont à la guerre. Par suite de certains abus, l'autorité militaire a interdit la vente aux militaires par les habitants de tout alcool et même du vin. Ce dernier étant la boisson que nous tous, méridionaux, buvons à table, la compagnie prend l'initiative d'en acheter pour le revendre aux hommes, à raison de [blanc] litre par jour et par homme. Cette mesure permet ainsi de ne pas nous priver du vin ».*

Comme il y a déjà fait allusion, les repas sont pour Jacques des moments de détente et de camaraderie :

« 16 février 1917. Fismes. Le soir, une fois le travail terminé, c'est un vrai plaisir que de se retrouver autour d'une table où fume la bonne soupe ».

« 21 juillet 1918. Saint-Germer (Oise). A la popote règne une franche camaraderie. L'on s'y chine bien un peu, mais sans méchanceté et les heures de repos sont gaies. D'autre part, la cuisine y est bonne. Bien souvent, quelques gâteaux terminent notre repas. Par le temps des restrictions, ces extra sont appréciables ».

3 novembre 1918 : «Maignelay (Oise). Les meilleurs moments pour nous, sous-officiers, sont ceux que nous passons à la popote aux heures des repas. Le soir ce sont des chansons. Très souvent, nos repas sont arrosés en vins généreux et de gnôle. Tout ça, pour nous protéger de la grippe. Ce qui, d'ailleurs, n'a pas empêché deux de nos camarades d'en être pris et envoyés à l'infirmerie ».

Antoine Baudoin évoque moins la nourriture qui lui est servie, sauf quelques petites "gâteries". Ainsi, en dehors du menu du 14 juillet 1917, un petit détail qui a son importance, en date du 24 octobre 1914 : « Nous continuons l'aménagement de nos tranchées. Barberis, le cycliste qui a pu aller à Commercy, nous a rapporté des madeleines ». Le 23 avril 1916, il arrose un peu trop Pâques : « En cours de route, nous nous arrêtons à Antoval, où nous arrosons un petit peu le jour de Pâques ! Nous continuons ensuite notre route et arrivons dans la nuit à St Amand, près Machemont. Nous retournons ensuite en lignes, mais après un 2e arrêt à Antoval, nous sommes un peu « brin de zinc » !! Nous avons de ce fait perdu le sens de l'orientation et, pour éviter toute erreur, nous avons passé la nuit au point S. Le lendemain, au jour, nous rentrons au bataillon ».

- Les permissions :

Elles sont bien sûr impatiemment attendues. A noter que Jacques n'a sa première permission qu'au bout d'un an seulement, mais elles sont habituellement accordées tous les trois ou quatre mois. Elles sont d'une durée de 7 jours, encadrées par des voyages en train, à l'aller comme au retour, de deux ou trois jours pour ces Provençaux qui doivent à chaque fois traverser la France. Quand il passe réserviste, Jacques a droit à une permission un peu plus longue du 23 novembre au 16 décembre 1917 : « ma prochaine permission de détente de 10 jours est augmentée d'une permission supplémentaire de 13 jours accordés à tous les réservistes de l'armée territoriale (...). Permission dont la durée me permettra de m'occuper des affaires de la maison, ce que je n'ai pas fait depuis le jour de la mobilisation ».

- Les divertissements :

Les plus communs de ces divertissements sont bien sûr les parties de cartes ou autres jeux de société comme l'évoquent aussi bien Jacques qu'Antoine :

AB, 27-31 octobre 1914 : « Journées relativement calmes et sans incidents. Nous sommes toujours dans notre cave, où nous passons notre temps, en attendant de faire mieux, à jouer d'interminables parties de dominos, dames, dés, etc. sans oublier de faire marcher la fameuse boîte à musique ».

Mais l'on connaît aussi l'importance des "spectacles aux armées". Dans son roman *Au zénith*, l'auteure vietnamienne Duong Thu Huong affirme que les « les troupes d'artistes sont le sel de la soupe et l'or de la guerre »¹⁴. Cela peut paraître un peu surprenant de prime abord, mais on ne peut que reconnaître la justesse de cette assertion en lisant les

14 Dong Thu Huong, *Au zénith*, Wespieser éditeur, 2009, p. 571.

nombreuses mentions de spectacles faites en particulier par Jacques, grand amateur de ce type de divertissement car, lors de ses permissions, il se rend au Palais de Cristal à Marseille, aux Folies Bergères et au Bataclan à Paris. Ces séances récréatives prennent différentes formes : séances cinématographiques, représentations théâtrales données par les troupes des régiments ou exceptionnellement, comme l'indique Antoine, par « *les artistes de la Comédie Française et de l'Opéra Comique [qui] donnent une représentation au château de Ricquebourg* » le 13 septembre 1916, concerts donnés par les musiques des régiments, séances sportives.

Voici quelques mentions de ces divertissements :

Tout d'abord par Antoine Baudouin :

« *15 avril 1917. Pour changer les idées noires que nous occasionnent la préparation de la prochaine offensive, la T.T. [troupe théâtrale] de la D.M. [division marocaine] donne une séance à Mourmelon* ».

« *23-25 septembre 1917 : La division donne une fête sportive très réussie* ».

« *23 octobre 1917. La T.T. de la D.M. donne une séance récréative de 18 à 21h. Dans la 1ère partie, concert et chants et en second lieu : Boubouroche, de Courteline* ».

Jacques Meiffret, quant à lui, parle plus souvent des concerts auxquels il a assisté. Ainsi, le 30 mai 1915 : « *A Hermaville, la musique d'un régiment de ligne (le 77ème) joue. Il en est ainsi, paraît-il, tous les après-midi. Non loin, le canon gronde et ce bruit contraste joliment avec le concert* ». Les 7 et 8 juillet 1917, il écoute une fanfare de chasseurs, « *un concert que nous écoutons avec plaisir* ». Peu de temps après, le 18 août, il écrit : « *Le soir après dîner, dans le parc d'une propriété de Mont-Saint-Père, j'assiste à un concert donné par des poilus amateurs et la musique d'un régiment (404e de ligne) au repos dans le pays. Ces récréations sont d'un bon effet moral pour tous les hommes depuis longtemps éloignés de leur foyer* ».

Même dans son camp de prisonniers à Celle, Victor Escouffier peut assister à des séances théâtrales, mais payantes, car il mentionne à quelques reprises parmi ses dépenses : « théâtre ».

- Le plaisir de retrouver des “pays”:

Très fréquemment, ces trois soldats signalent le plaisir de retrouver des connaissances avec lesquels ils passent un moment d'échange et de solidarité agréable.

Fin 1914, à Sainte-Marguerite (Aisne), Victor a « *le plaisir de voir des Roquebrunois : Cayol Roselin, Emile Dufosso, Porre Marius. A cette occasion, j'ai pu leur serrer cordialement la main et rester un petit moment avec eux* ». Quelques jours plus tard, il mentionne : « *j'ai revu mon ami Barjol de Roquebrune et des connaissances des environs de chez moi : Couron du Puget et Escouffier de Fréjus qui, tous comme moi, recevais quelques colis qu'on mangeaient souvent ensemble en dehors des heures de travail* ».

Le 3 mars 1915, à la fin de sa description du camp de Friedrichsfeld, il glisse : « *Enfin, on se trouve en compagnie de quelques amis du Var : Luquet de Rougiers, Masse du Plan de la Tour, Cast Louis de Marseille, Raynaud de Saint-Paul, etc. où l'on prend du plaisir à converser de nos beaux pays, comme ça le temps paraît moins long, car la vie de prisonnier est triste, vivement la fuite* ».

Parmi les nombreux témoignages du même genre de Jacques Meiffret, je citerai les suivants, dans lesquels il précise souvent que ces rencontres sont pour lui l'occasion d'avoir des nouvelles de sa famille :

26 décembre 1914: « *Le soir, je vois à Aubigny. le jeune Gaillet de Draguignan, soldat à l'intendance, avec lequel nous causons naturellement du pays et de nos familles* ».

« 14 février 1916. Quitté Ressons pour venir à Pont-Ste-Maxence au dépôt d'éclopés. (...) Mis en présence du major, M. le docteur Coulomb de Draguignan, ce dernier après plusieurs questions et sur la déclaration de mon nom me donne des nouvelles de ma femme qu'il a vue au cours d'une récente permission. Je vais donc être soigné par un médecin qui est comme un compatriote. J'en escompte un résultat heureux. Mon officier me quitte en me disant "vous avez de la chance d'être connu du médecin. Vous serez bien soigné" ». Le lendemain, nouvelle rencontre du même acabit : « A ce moment arrive, venant de permission, Oustric, dentiste à Draguignan, où il a vu ma femme dont il me donne des bonnes nouvelles. (Oustric est infirmier au dépôt d'éclopés) ».

« 8 juin 1916. Ressons-sur-Matz.(...) M. Berger, maire de St Raphaël¹⁵, arrive de mon pays où il est allé assister aux obsèques du général Galliéni, me cause de ma famille qu'il a vue là-bas. Je suis heureux d'avoir des nouvelles récentes, mais je trouve à redire à mon maire qui a déclaré à ma femme que nous aurions encore la guerre pendant 18 mois ».

« 1er mai 1917, Mont-Saint-Père (Aisne). J'ai rencontré, cantonné à Mont-Saint-Père, un adjudant (chef armurier), Ferrero, camarade d'enfance. Le soir, je l'invite à dîner à notre popote et nous causons naturellement beaucoup de souvenirs anciens de notre pays. Sur la route, rencontre également un chasseur alpin, jardinier dans le civil, à Saint-Raphaël. C'est drôle, autant qu'agréable, de trouver en peu de temps, nombre de figures connues ». Quelques jours plus tard, le 6 mai, il croise « dans un convoi de camions, Baroni, un de [ses] anciens ouvriers, passé, après blessures de guerre, au service automobile en qualité d'auxiliaire ».

« 2 juin 1917. Mont St Père (Aisne). Je revois, cantonné dans "Le Charmel", petit village, le chasseur rencontré il y a quelques semaines et qui, depuis, a eu l'occasion dans une permission de porter des nouvelles à ma femme. Puis aussi deux autres compatriotes, auxquels j'offre une bonne bouteille, trinquant et causant le patois de mon pays avec plaisir ».

De nombreuses mentions des avions

L'aviation et ses as semblent exercer une grande fascination sur les soldats, à en croire les nombreuses observations et descriptions relevées dans les carnets d'Antoine Baudoin et de Jacques Meiffret qui suivent :

JM : « 3 novembre 1914. A Ste Catherine, Arras. Je vois deux aéros français faisant une chasse à un Taube qui a l'air de descendre en vol piqué, ce qui laisserait supposer qu'il a été touché par les balles des mitrailleuses installées sur nos aéros. C'est là un spectacle grandiose ».

JM : « 5 novembre 1914. A Ste Catherine, Arras. L'après-midi, il fait très beau temps et, en route, j'aperçois un aéro qui examine de très haut les lignes des boches. Ces derniers ne tardent pas de tirer sur lui quantité d'obus. C'est un spectacle magnifique. Au bout d'un quart d'heure environ, l'aéro descend et atterrit bien près de moi, au bord de la route. Le pilote raconte en riant son exploit et montre les trous que les éclats firent à son appareil ».

AB : « 1er septembre 1915. Vescemont. Nous apprenons que Pégoud a été descendu par un aviateur boche aux environs de Petit-Croix ».

AB, dans la région de Souain (Marne) : « 11 octobre 1915. A 11 heures, nous assistons à un combat aérien entre 2 avions : un taube et un français. Le taube, victorieux, tourne en vrille sur l'avion français qui descend en feu dans les lignes ennemies ».

15 Qui est lui aussi stationné à Ressons-sur-Matz.

JM : « 17 janvier 1916. Villers-sur-Coudun. Deux voyages l'après-midi, au cours de laquelle je vais voir un aéroplane français qui s'est posé non loin de l'endroit où nos camions sont chargés. Cet aéroplane type Farman, moteur Renault à 8 cyl. est à grande envergure. Le pilote et l'observateur ont leurs sièges protégés par une tôle avec parties en vitres, afin d'observer sur les côtés, comme dessous, l'appareil. Une mitrailleuse est placée sur l'avant qui a l'aspect de l'avant d'un bateau ».

AB, près du Hamel : « 9 mars 1916. Nous assistons, vers 11 h du matin, à un superbe duel d'avion. Au bout d'1/4 de combat, l'aviateur français réussit à descendre le boche qui pique en feu dans nos lignes. Dans l'après-midi notre artillerie abat un 2e avion boche ». Le 14 mars, il précise : « Nous apprenons que l'avion boche descendu dimanche dernier a été abattu par Guynemer ».

JM : « 23 juin 1916. Dans un champ près Orvillers, un avion de chasse français a atterri par suite d'une panne. Des mécaniciens procèdent à la réparation. Je m'approche pour examiner cet oiseau artificiel. C'est un biplan qui est de proportions très réduites à côté des avions ordinaires que j'ai vus, une mitrailleuse est placée juste au-dessus du pilote lequel, par un dispositif électrique, la fait fonctionner. Tout le mécanisme est recouvert d'aluminium en toile épaisse. Une fois assis, le pilote laisse seulement la tête émerger, il n'y a qu'une place unique. La réparation étant terminée, j'assiste au lancement de l'aéro qui, à grande allure et avec grâce, quitte le sol pour se diriger vers son port d'attache ».

AB : « 31 août 1916. Une escadrille de 5 avions boches passe au-dessus de nos lignes vers 9 h du matin. L'un deux, par suite d'une panne, atterrit aux environs de la Berbière, vers Ressons. Les aviateurs ont été faits prisonniers. Ils étaient deux ».

AB : « 23 septembre 1916. Vers midi, nous assistons à un combat d'avions au-dessus de nos lignes. Après un court duel à la mitrailleuse, un des avions ennemis tombe en flammes vers le bois des [mot illisible]. Nous apprenons, dans la soirée, que l'avion a été abattu par Guynemer et que, poursuivant sa chasse, il en a abattu un 2e qui est tombé dans la Somme », ce qui est confirmé le lendemain : « Le communiqué officiel de la D.M. relate l'exploit de Guynemer, auquel nous avons assisté hier. Le 2ème avion abattu est tombé vers Beuvraignes (Somme) ».

AB, à proximité de Roye-sur-Matz : « 16 octobre 1916. Des avions boches viennent mitrailler vers 15 h la lignes de « saucisses ». Une de nos saucisses part à la dérive, son câble ayant été coupé par les balles de mitrailleuses ». Suit le lendemain : « Notre artillerie de DCA abat vers 14h30 un avion allemand qui venait sans doute de renouveler les exploits de la veille. L'avion est tombé en flammes dans les lignes boches ».

JM : « 17 mars 1917. Oeuilly. Temps brumeux le matin, beau ensuite. L'activité des avions est très grande. Les avions boches viennent par 2, 3 ou même 4, volant quelquefois très bas ». Jacques relève systématiquement que lorsque le temps est clair, l'activité de l'aviation, des deux côtés, est grande, qu'il s'agisse de vols d'observation ou de bombardement.

JM : « 28 mars 1917. Serval. J'assiste à un combat de 3 avions boches contre un seul français. Dans la poursuite, tous descendent très bas et le français réussit à échapper puis entre dans nos lignes ».

AB, 2 avril 1917 : « Nous prenons la route de Cuperly à La Chippe. Nous sommes à proximité du camp d'aviation. Aussitôt après notre installation dans le camp, nous allons voir les aviateurs qui préparent, à ce moment là, une sortie sur les lignes ennemies. L'escadrille du camp est composée d'avions de classe « Spad » et compte parmi ses as Madon que nous avons pu voir évoluer au départ et à l'arrivée ». L'intérêt d'Antoine Baudoin est sans doute renforcé par ses fonctions. Le 6 avril 1917, en effet, il écrit : « Je suis désigné pour occuper le poste de signaleur à la compagnie. Dans la matinée, les signaleurs du régiment sont

rassemblés pour assister à une théorie sur les nouveaux signaux optiques et sonores (appareils Dougier). Prévus pour communiquer avec les avions. (...) Les officiers aviateurs de la ferme de Bouy assistent à nos théories ». Une dizaine de jours plus tard, il se montre critique vis-à-vis des aviateurs lorsqu'il évoque un assaut mené le 17 avril : *« L'assaut est donné à 4 h 45, il fait encore nuit et il neige. A 7 h, le sommet du Mont-Sans-Nom est atteint. Nous faisons un grand nombre de prisonniers. Mais l'artillerie française nous tire dessus, tuant et blessant un grand nombre d'hommes. En plus, aucun moyen de liaison possible à cause des aviateurs qui n'ont pas rempli leur rôle comme ils auraient dû le faire ».* De même, il exprime son dépit le 25 juin : *« L'aviation ennemie est très active sur notre camp et plusieurs bombes tombent aux environs. Naturellement, nos as ne sont pas là pour leur donner la chasse. Les boches nous lancent des bombes, jour et nuit, en toute tranquillité et ceci pendant tout notre séjour au camp Nivard ».*

JM : *« 6 mai 1918. Beauvais. Quelques aviateurs font de véritables prodiges d'acrobatie et c'est amusant de les voir se livrer à des exercices vraiment extraordinaires ».*

Évocations d'horreurs et de destructions

Sans surprise, celles-ci sont nombreuses :

VE, fin 1914 : *« J'ai pu visiter à 2 kilomètres de Neuville[en-Woëvre], sur le conseil de quelques camarades, un grand champ de bataille où beaucoup des nôtres et de l'ennemi étaient tombés. C'était tout saccagé et on remarquait des grandes tranchées où étaient enterrés les morts ; les arbres étaient hachés et dessous on y voyait encore des képis, etc. J'en suis retourné triste ».*

Encore plus horrifiante est la description faite au tout début de la guerre, le 12 septembre 1914, par Antoine Baudoin des ravages du feu dans deux villages des Vosges : *« A Brû de nombreuses maisons ont été incendiées ; de même à St Benoît où le spectacle est plus terrifiant : des civils et des militaires complètement carbonisés ont été remarqués dans plusieurs points du village. J'ai vu un colonial, mort des suites de brûlures, étendu dans un abreuvoir où il avait dû se jeter, véritable torche humaine arrosée de pétrole par l'ennemi. Remarqué également dans le village une grange ravagée par le feu où de nombreux soldats blessés ont péri, à en juger par le nombre d'équipements et de boutons trouvés dans les cendres. Dans son recul précipité, l'ennemi a détruit toutes les maisons du village. Tous ces corps brûlés et mutilés répandent une odeur infecte. Le spectacle est pénible à voir ».*

On peut remarquer à la lecture de leurs carnets qu'Antoine Baudoin et Jacques Meiffret sont intéressés par le patrimoine, ce dernier donnant en outre de nombreuses descriptions des paysages des régions traversées ainsi que des habitations et de leurs techniques de construction. On ne peut donc s'étonner de l'effroi qu'ils ressentent devant les spectacles de désolation qu'ils découvrent au cours de leurs déplacements.

JM : *« 1er novembre 1914. A Ste Catherine (Arras), Pas-de-Calais. Le temps est beau, dans la journée un bon soleil nous reconforte. J'en profite pour aller à Arras, avec l'espoir d'y retrouver le Cousin Capron. Dès les premières maisons à l'entrée de cette ville, je remarque toutes les vitres des maisons brisées et, par endroits, des maisons sont comme anéanties par les obus des boches. La façade principale de la cathédrale a bien souffert, puis je me dirige vers ce qui fut l'hôtel de ville. Ici, je me sens incapable de traduire l'œuvre de dévastation et de désolation éprouvée, non seulement en regardant les ruines de l'hôtel de ville, qu'en 1902 j'avais visité et trouvé si riche en sculptures, mais encore les rues et places avoisinantes. C'est épouvantable ! L'hôtel de ville n'existe plus. Il a brûlé. Des rues entières ont également brûlé. D'autres, dont les façades au style espagnol étaient si pittoresques, sont criblées de trous d'obus ».*

JM : « 21 janvier 1917. Meaux. L'après-midi, en effet, avec quelques camarades nous partons en promenade. Nous empruntons la route de Paris, puis visitons deux petits villages ; Chauconin et Neufmontiers, ce dernier à 5 km de Meaux. Les Allemands, lors de leur avance sur Paris, passèrent dans ces endroits quelques heures seulement, au cours desquelles ils brûlèrent maintes maisons. Des tombes, au bord de la route, contiennent les corps de soldats, tant français qu'allemands, tombés au cours de la bataille de la Marne ».

AB, 21 mars 1917 : « La ville de Roye a été saccagée et démolie sciemment par l'ennemi, avant son départ. L'Hôtel de Ville qui était un chef-d'oeuvre d'architecture a été miné et l'explosion provoquée par la mine l'a fait s'écrouler complètement, ainsi que les édifices environnants. Le pavé des rues a été soulevé par endroits par des explosions de mines. Les voies d'accès, ainsi que la voie ferrée ont subi également des dégâts considérables, devant le mouvement de retraite de l'ennemi ».

JM : « 14 septembre 1917. Mont Saint-Père (Aisne). (...) Nous repartons vers Noyant et sommes très rapidement en pleine région dite "pays reconquis". Depuis plusieurs mois, en effet, les boches ont procédé par là à un recul important de leurs lignes et libéré du territoire. L'impression première est que l'on parcourt un désert. L'œil embrasse l'horizon nu, pas d'arbres, mais de hautes herbes sauvages partout et de ci de là des réseaux de fils de fer barbelés, des tranchées, boyaux, trous d'obus, enfin des surfaces de terres remuées en tous sens par les combattants. Nous parcourons, ainsi, bien des kilomètres et par des chemins très précaires nous arrivons à ce qui fût le village dénommé "Moulin-sous-Touvent", dont les communiqués parlèrent souvent. Là, la désolation est complète. Les maisons sont représentées par des amas de pierres. Une sucrerie se trouve non loin du village, elle est anéantie. Des arbres aux abords sont tous déchiquetés, attestant ainsi des deux combats qui se livrèrent. Remarqué des carrières dont les sous-sols étaient transformés en abris. Dans la plaine, ce sont des abris en ciment armé que l'artillerie a fait sauter. Nous traversons encore les villages de Nampcel, Vassens, Morsain et tous sont vides de leurs habitants et pour cause ! Pas une maison n'est restée debout. Dans la campagne, nous sommes frappés à la vue des arbres fruitiers sciés dans leurs bases par nos ennemis avant leur retraite : c'est du banditisme ! ».

JM : « 1er novembre 1918. Maignelay (Oise). L'après-midi, je vais à Ressons-sur-Matz, passant par Tricot et Méry. Je tenais beaucoup à revoir ce village où l'on s'est tant battu au commencement de 1918 et où j'ai cantonné quelques dix mois en fin 1915 et 1916. Quel triste pèlerinage ! Tout au long de la route, je peux constater l'ardeur de la bataille qui a dû faire rage. Ce ne sont que des trous d'obus, arbres déchiquetés. Quant aux villages, ils sont détruits. Tricot, Méry, Ressons, les maisons ne sont que ruines. A Ressons, le village est désert. Quelques rares civils rencontrés au milieu de ces maisons en ruines. C'est un spectacle affreux et pénible ».

Quelques faits particuliers

On trouve dans ces carnets, la relation de quelques événements particuliers bien connus par ailleurs.

La fraternisation de Noël 1914

Particulièrement intéressant est le récit qu'en fait Victor Escouffier, qui fait écho à des faits évoqués par la littérature et le cinéma¹⁶:

16 Comme le film à succès de Christian Carion, *Joyeux Noël* (2005). Cette scène de fraternisation a été également relatée, dans une lettre, par un soldat nancéen du 226^e RI : voir article de *L'Est républicain* du 24 décembre 2014 consultable sur Internet à l'adresse <https://reims1418.files.wordpress.com/2015/01/download-html.jpeg>
Le site Internet *Le chtimiste* a mis en lignes des extraits de carnets de combattants et des lettres relatifs à ces

« Pour la Noël j'étais à nouveau à Missy¹⁷. Ce jour là nous avons eu un bon repas composé de soupe, viande, lapin, sardines, confiture, chocolat, cigare, 1 litre de vin chacun, le café et de la blanche. Voici ce qui s'est passé pour les fêtes de la Noël vers 9 ou 10 heures, étant planton du Commandant des troupes Marocaines, ce qui me fût raconté, allant communiquer un ordre, et ce que je vis à la fin de l'histoire en question. Les tranchées françaises et allemandes étant très rapprochées. Un de nos officiers, la veille de la Noël, le soir, entendant chanter et causer les allemands, dit à ceux-ci pour les fêtes de la Noël il ne faudra pas tirer, et aussitôt ceux-ci répondirent, un de leurs officiers en compagnie d'eux, on ne tirera pas. Le lendemain, jour de la fête, à l'heure précitée déjà, l'officier en question leur dit, paraissez donc en qualité d'officier français, sur ma parole d'honneur, aucun de mes hommes ne tirera sur vous et ne vous fera du mal. Aussitôt apparurent aux yeux des camarades, sur les tranchées plus de 200 allemands. L'officier français dit à l'officier allemand, je vais vous envoyer un homme jusqu'au milieu du terrain qui nous sépare, pour vous offrir un paquet de cigares et cigarettes. L'officier allemand répondit oui et envoya un de ses hommes à la rencontre du nôtre, là les deux hommes, en se rencontrant, firent l'échange de paquets de cigares et cigarettes, car l'allemand en avait lui aussi apporté, et avant de se séparer tous deux décidèrent à nouveau, l'heure de la soupe étant là, de crouter ensemble au même endroit désigné. Chacun retourna dans sa tranchée et prit ce qu'il avait pour manger et regagna aussitôt l'endroit, se mirent à crouter et le déjeuner terminé, chacun a retourné dans sa tranchée. Cela se fit aux yeux de mes camarades et à la vue même des allemands. Aussitôt après environ 30 Allemands descendirent au devant de nos tranchées, sans armes et eurent l'occasion de causer un bon moment avec les français, car beaucoup causaient bien notre langue, ce que je vis, en ayant eu juste le temps, les allemands qui regagnaient leurs tranchées et quelques uns qui y étaient assis encore dessus ; là ils purent apprécier à nouveau que nous, français, nous étions des hommes braves, de parole et de confiance. Pendant 2 ou 3 jours, on a pas tiré, à l'exception pourtant de la nuit du 26, où il y eut une attaque dans le secteur, mais les allemands de devant nous, ne firent qu'une simple fusillade sans sortir de leur tranchée, nous n'eumes aucune perte à déplorer ».

Jacques Meiffret fait aussi référence un peu plus tard à ces scènes de fraternisation dont il a eu des échos: « 13 janvier 1915. A Louez St Aubin, près Arras. J'apprends de plusieurs sources à la fois que, dans certaines tranchées, les soldats français fraternisent avec les boches dans les tranchées d'en face, se promettant de ne point se tirer dessus. C'est là un fait qui semble dénoter que les hommes, fatigués, en ont assez de cette abominable guerre des tranchées ».

L'affaire du XV^e corps

Jacques Meiffret fait, le 18 juillet 1915, une rapide allusion à cet événement qui stigmatisa les Provençaux au tout début de la guerre: « Arrêtons à Pernes. Là, nous avons bientôt trouvé notre nouvelle section qui est des plus anciennes, puisque partie le 30 juillet, c'est-à-dire avant même la mobilisation. Formée à Nancy par des éléments du 20ème corps, il nous est vite conté par un conducteur qu'il ne faudra pas parler du 15ème corps, celui auquel j'appartiens ! Que c'est bête !! ».

Les mutineries de 1917

C'est Antoine Baudoin qui évoque indirectement ce phénomène : « 20 juin 1917. Nous sommes relevés dans la nuit par les légionnaires. La Légion étrangère est arrivée depuis peu

fraternisations : <http://www.chtimiste.com/regiments/fraternisationscarnets.htm>

17 Missy-aux-Bois, Aisne.

dans le secteur car elle avait été chargée, jusqu'à présent, de garder un régiment d'infanterie qui s'était révolté et avait refusé de monter aux tranchées. Ce régiment avait été concentré dans un camp, aux environs de Mourmelon. Des menées défaitistes sont d'ailleurs signalées un peu partout ».

Les relations avec les gradés

L'évocation des relations avec la hiérarchie est souvent nuancée, partagée entre l'estime de certains "bons" officiers et la critique des "trop sévères". J'ai retenu comme illustration les deux témoignages suivants :

JM : « 29 septembre 1914. A Norges-le-Bas. Travail semblable à celui de la veille. Les fantassins qui travaillent avec nous sont des méridionaux. Ils nous disaient que dans leur corps la discipline est particulièrement sévère. Ce qui nous fait un contraste avec l'esprit de camaraderie existant dans ma section. Les sous-officiers, en effet, prennent leurs repas avec nous, vivant au même ordinaire, l'adjudant chef du détachement même prend ses repas à notre table. Je souligne même l'accord qui nous unit tous particulièrement dans l'escouade où je suis ».

AB : « 26 novembre 1916. Camp Marly. Nous sommes ici pour une période de repos. (...) Malgré les souffrances endurées ces temps derniers, au lieu de nous donner un peu de repos pour nous nettoyer, le colonel prescrit une série d'exercices qui ne sont pas faits pour nous laisser inactifs. Il en résulte un mécontentement général ». Le lendemain matin, « les exercices de compagnie recommencent. L'après-midi les hommes de la 6e compagnie refusent de retourner à l'exercice. Le capitaine Chapel et le lieutenant Souman réussissent néanmoins le bon ordre et promettent de demander un repos pour permettre aux hommes de se nettoyer, ce qui n'est pas superflu après le séjour que nous passons dans la boue. A cette condition, les hommes partent à l'exercice ». Le surlendemain, il ajoute : « A la suite des incidents d'hier, nous avons eu tout de même la matinée pour mettre un peu d'ordre dans notre toilette ».

La fabrication d'objets

La fabrication d'objets à partir des matériaux métalliques récupérés, ce que l'on qualifie d'artisanat des tranchées, était très populaire. Même s'il n'a pas connu les tranchées, Jacques Meiffret n'a pas échappé à ce passe temps permettant de combattre l'ennui: *« 1er octobre 1915. Pernes. La veille, il pleut au moment où je me couche, au matin le temps est très beau. J'écris et travaille à la confection de bagues en aluminium que presque tous mes camarades font. C'est de la contagion ! ».*

L'empathie envers les autres

J'ai été personnellement frappé par l'empathie envers les autres, envers ceux qu'il estime plus à plaindre que lui-même, manifestée tout au long de ses carnets par Jacques Meiffret et c'est pour cette raison que je voudrais citer plusieurs de ces passages où se retrouvent, en outre, plusieurs des thèmes (lassitude, combats, morts et blessés, destructions, cantonnement, rigueurs du temps...) abordés plus tôt :

11 novembre 1914 : « Arrivé à Etrun, un obus éclate bien au milieu de la chaussée (200 m au-devant de moi). Je m'arrête un instant puis reprends ma route, filant au plus vite cet endroit, où hélas ! la mort vient de passer. L'obus a éclaté à proximité d'un groupe d'artilleurs : il y a là cinq tués et 4 blessés, de plus 2 enfants blessés aussi et un cheval tué. Je jette vers ce groupe un regard autant attristé que rempli d'épouvante. Des camarades portent secours aux blessés. Je rentre à Aubigny très fortement impressionné par ce spectacle d'horreur que je viens de voir et, ce soir-là, il fait un temps épouvantable, vent violent, pluie en rafales. Je

pense à tous ces malheureux soldats obligés de garder les tranchées et aux souffrances qu'ils doivent endurer. Ah ! quelle affreuse chose que la guerre !! ».

2 décembre 1914 : « L'après-midi, à l'ambulance d'Aubigny, je vais rendre visite aux deux blessés du 1er décembre, Standenboer et Charrier. Quel triste spectacle dans cette ambulance ! Les blessés sont sur des matelas posés à même sur le parquet, très près les uns des autres et bon nombre sont dans un état désespéré. Le personnel militaire de l'ambulance paraît très empressé auprès des blessés, mais les douleurs endurées par ces derniers paraissent très pénibles. Standenboer me tend une main déjà froide, le pauvre garçon meurt en effet pendant la nuit qui suit. Charrier paraît souffrir, mais moins grièvement atteint sans doute que Standenboer, supporte gaillardement son mal. Je lui promets de revenir le voir tous les jours », ce qu'il fit effectivement.

3 septembre 1915 : « Les malheureux soldats aux tranchées commencent, ou plutôt recommencent, de souffrir les misères de l'hiver dernier. Comme il faut les plaindre ! ».

26 janvier 1917, lorsqu'il ressent dans les bras les mêmes douleurs qu'un an plus tôt : « Quand donc finira la guerre et nos misères ? Et pourtant, je ne suis pas à plaindre. J'en vois tant de plus malheureux que nous, automobilistes, somme toute assez privilégiés, puisque nous pouvons, la plupart du temps, coucher dans un lit et aussi loger chez l'habitant ».

3 avril 1917, à Serval (Aisne) : « Rencontré des troupes noires venant de Saint-Raphaël où elles ont passé l'hiver. Ils sont trempés d'eau et recouverts de boue. Les convois d'artillerie, sous la pluie, produisent aussi un effet pénible. Quel dur métier pour tous ces hommes. Depuis plusieurs jours, je remarque en maints endroits des chevaux morts un peu partout sur les routes. Fatigués, usés, ils tombent de faiblesse sans pouvoir se relever. La longueur de la campagne les éprouve joliment ces pauvres bêtes ».

7 avril 1917, toujours à Serval : « Je rencontre de nombreuses voitures d'artillerie emportant le déménagement de civils qui abandonnent leurs maisons, trop souvent bombardées. Comme je dépasse un groupe de femmes chargées de bagages, je suis pris de pitié et, quoique défendu, je fais arrêter pour embarquer ces bagages sur nos camions et même transporter la femme la plus âgée, pour la conduire près de Fismes où les camions vont se faire charger. Pauvres gens ! »

15 juin 1917, en parlant de fantassins revenant du front : « Ce sont eux qu'il faut plaindre le plus parce qu'ils peinent et souffrent davantage que tous les autres soldats ».

26 mars 1918 : « En nous rapprochant de Beauvais, j'ai croisé des files de réfugiés, femmes, enfants avec des charrettes chargées de l'indispensable, envoyés vers l'arrière. Pauvres gens ! ».

4 avril 1918 : « De nombreux réfugiés sont logés dans cette ferme. Ils sont venus avec leur bétail, une charrette, quelques effets ; hommes âgés, femmes et enfants qui sont tous à plaindre et quelle existence cruelle pour eux ! ».

Une autre manifestation de sa sensibilité à la qualité des rapports humains peut être relevée dans sa description de cette scène en date du 16 juin 1915 : « A 8h, nous quittons Gamaches pour venir à Dargnies prendre des grenades, puis à Tully, où nous devons compléter notre chargement dans l'usine de M. Gaudefroy, maire de l'endroit. C'est décidément la bonne tournée. Cet usinier invite, en effet, les 6 conducteurs des camions et l'adjutant d'artillerie, chef du convoi, à un déjeuner excellent, arrosé de bon cidre et tout cela à sa table même, à laquelle table M. Gaudefroy aide ses domestiques à nous servir, s.v.p., chose à laquelle nous ne sommes pas habitués ».

La fin de la guerre

La plupart des soldats ne sont pas rentrés dans leurs foyers au lendemain du 11 novembre comme nous l'avons vu pour Antoine Baudoin qui n'est démobilisé que début août 1919 et Jacques Meiffret qui l'est quelques mois plus tôt, début janvier. Dans les carnets de ce dernier, on sent croître, à partir de juillet 1918, l'espoir, empreint de prudence, de voir bientôt la fin de cette horrible guerre qu'il a maintes fois appelée de ces vœux : « 6 octobre 1918. St-Germer (Oise). Dimanche. Journée pluvieuse. Les journaux publient une demande d'armistice faite par les empires centraux et cette nouvelle produit à chacun une grande sensation. Beaucoup croient à une paix prochaine !! Sans me montrer aussi optimiste, je pense que nos succès des six derniers mois ont frappé un grand coup sur nos ennemis et nous approchons, certes, de la fin, mais... je préfère ne pas me faire trop à cette idée et attends patiemment de connaître les événements futurs, pleins de promesses, d'ailleurs ». Et voici, pour terminer, pour faire pendant à celle citée plus haut d'Antoine Baudoin, son évocation de la journée du 11 novembre :

« 11 novembre 1918. Maignelay (Oise). Ciel brumeux, température froide. Je fais évacuer des voitures. Dans l'après-midi, vers 2 h 1/2, la nouvelle parvient, officielle cette fois, annonçant la signature de l'armistice. C'est un transport d'allégresse. Les cloches sonnent. On s'aborde en riant et criant "c'est fini, c'est fini". Je pense avec joie, non seulement à la libération prochaine, mais aussi à la fin immédiate de cette tuerie d'hommes sur le front. Le soir, notre dîner est fortement arrosé de vins généreux. L'on chante et la séparation se fait au chant de La Marseillaise ».

Si l'on revient un peu en arrière, on ne peut manquer d'être frappé par la lucidité de cette réflexion qu'il couche sur le papier le 30 octobre 1918 : « A la pensée de la fin de la guerre, je me sens tout drôle. Je me demande ce que je ferai une fois redevenu « civil ». Car les choses ont bien changé en plus de 4 longues années. Question troublante et fort embarrassante, ma foi ». Ce trouble est tout à fait compréhensible car, effectivement, plus rien ne sera comme avant, comme l'évoque l'historien vidaubanais Henri Michel dans le chapitre 4, intitulé « Un autre village ? », de son ouvrage *Une enfance provençale au temps de la Première guerre mondiale. Vidauban dans la mémoire d'un historien* qui sont en fait ses mémoires de cette période, dont son fils a fait don aux Archives départementales et que j'ai édités en 2012 en collaboration avec Jean-Marie Guillon¹⁸.

J'évoquerai rapidement pour terminer le sort de nos trois poilus après la guerre :

– Jacques Meiffret ne survivra pas longtemps à cette guerre car il décède à son domicile le 30 juin 1920.

– Antoine Baudoin est déclaré en 1931 invalide à 35 % pour « séquelles d'intoxication par gaz de combat et arthrite chronique métatarso-phalangienne au gros orteil gauche » causée par la gelure du 4 décembre 1914. Employé à la manufacture des tabacs de Lyon, actif dans les milieux d'anciens combattants, il est décédé le 21 janvier 1964.

– Victor Escouffier est déclaré invalide à 20 % le 24 mai 1919 par la commission de réforme d'Antibes pour « dilatation de l'estomac et ulcère pylorique probable ». Resté installé comme viticulteur à Roquebrune-sur-Argens, il est décédé en 1965, à l'âge de 81 ans.

18 Voir le chapitre 4 de l'ouvrage d'Henri Michel, *Une enfance provençale au temps de la Première guerre mondiale. Vidauban dans la mémoire d'un historien*, C'est-à-dire éditions, 2012.

Dans sa collection « Mille mots chuchotés », cette petite maison d'édition de Forcalquier a publié, entre autres *Un officier du 15^e corps. Carnets de route et lettres de guerre de Marcel Rostin* présentés et annotés par Olivier Gaget, et *Joseph Barjavel. De Forcalquier à Metzeral (1914-1915). Carnets de route d'un chasseur alpin* présentés et annotés par Emmanuel Jeantet, 2016.

Espérant avoir fait partager le mieux possible l'émotion qui s'exhale de ces carnets ainsi que les renseignements qu'ils fournissent sur le vécu, par de simples soldats, de cette terrible guerre, je m'associerai, en conclusion, à l'appréciation de ma collègue des Archives nationales, Isabelle Aristide-Hastir, qui y fut la responsable de l'opération de la Grande Collecte : « *Ces archives ont bel et bien une dimension émotive particulière, de par leur lien avec l'histoire et de par leur matérialisation, on peut même dire, l'incarnation dans un parcours individuel ou familial d'un fait historique majeur de l'histoire contemporaine* »¹⁹.



Victor Escouffier et sa famille

19 Art. cit., p. 22.